

CAHIER 166 METANOÏA

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

À partir du N° 151, les Cahiers sont mis en ligne sur le site de l'Association Métanoïa, ouvert aux membres de l'Association.

Les Cahiers antérieurs ont été numérisés afin d'être également mis en ligne. Ils ne sont plus disponibles en version papier.

Si vous souhaitez recevoir le fichier de l'un des Cahiers (fichiers PDF jusqu'au 146 et doc à partir du 147), veuillez en faire la demande à <asso.meta@yahoo.com>.

La rédaction

Association Métanoïa loi de 1901- Montélimar

ÉDITORIAL	p. 4
COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS	p. 8
<i>Logion 68</i>	
RECHERCHES	
<i>Paul et le gnosticisme</i>	p. 14
<i>Jung et le gnosticisme</i>	p. 23
<i>Arthur Rimbaud : l'Alchimiste du Verbe</i>	p. 31
<i>Jules Michelet et l'Inde</i>	p. 41
MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME	
<i>Le sourire du Bouddha</i>	p. 44
<i>Le refus de poésie</i>	p. 46
LA GNOSE AU QUOTIDIEN	
<i>La mort initiatique</i>	p. 50
MIETTES DE GNOSE	
<i>Dieu est le suprême poète</i>	p. 52
<i>Paroles de Vie</i>	p. 54
<i>Une vie bouleversée</i>	p. 55
<i>Un merveilleux malheur</i>	p. 56
CONTES	
<i>La rose de Bakawali</i>	p. 57
<i>Ton ennemi c'est ton remède</i>	p. 62
COURRIER DES LECTEURS	p.66
BIBLIOGRAPHIE	
<i>De la grenouille au papillon</i>	p. 68
<i>Poésie chinoise de l'éveil</i>	p.71
<i>Toutes les couleurs du soleil levant</i>	p.72
<i>Discours du discernement</i>	p.75
POÉSIES	p.77

ÉDITORIAL

RÉVÉLATION – OCCULTATION

Les pensées vont et viennent. Vouloir les arrêter par des exercices est non seulement vain mais contribue à les renforcer. Du reste elles ne sont pas nuisibles en soi pas plus que les rêves. Elles sont même indispensables pour fonctionner dans le quotidien. Dès lors, toute manipulation visant à les supprimer constitue une atteinte à la libre expression de la vie. Intimement liées au corps comme chez les animaux, elles concourent à lui assurer la survie.

Cependant l'homme ne se contente pas de vivre au jour le jour comme l'animal qui connaît d'instinct les limites de son territoire et dépense une bonne part de son énergie à le protéger. Dans son souci d'affirmation, l'homme empiète sur le territoire d'autrui et agresse pour ne pas être agressé. Il cherche à dominer non seulement par la force physique ou la ruse mais par le pouvoir que lui confèrent l'avoir, le savoir... Il amasse des biens et s'en sert pour investir dans des secteurs où il peut ou croit devoir s'affirmer. Et cette activité embrasse tous les domaines qui vont du matérialisme le plus grossier à l'idéalisme le plus échevelé, de la possession immédiate à la spéculation sur les lendemains meilleurs, voire sur un au-delà réparateur des injustices. Dans cette lutte sans merci, les faibles sont sacrifiés tandis que les forts se donnent bonne conscience au besoin en instituant des œuvres charitables ou en promettant les récompenses de l'au-delà.

Tel est le comportement du psychique. Le gnostique a dû se frayer son chemin dans le monde du psychique. S'il n'est pas du monde, il est au monde et ne saurait faire l'économie de son insertion au milieu des psychiques. Néanmoins l'affirmation pour lui n'a qu'un temps. Ayant découvert que les êtres ne peuvent subsister en même temps que l'Être, il a quitté une identité d'emprunt pour réaliser son identité véritable. Désormais sans passé et sans devenir, il n'en continue pas moins de percevoir la continuité dont les personnes ont besoin mais il considère que ces pseudo-entités, préoccupées à s'affirmer, se meuvent dans un monde de chimères. Comme le psychique, le gnostique voit le mirage du désert, mais, à la différence du premier, il a reconnu que la vue de l'eau était irréaliste. Il en a pris

conscience et, contrairement au psychique, il n'y court pas en vue de se désaltérer. Cependant il se garde de décevoir le psychique pour ne pas être accusé de folie et encourir la persécution car il n'a pas vocation au martyre.

Mythe aux yeux du gnostique, le monde a cependant sa raison d'être car il lui offre la chance de se révéler à lui-même dans son essence. C'est ainsi que ce qui demeure voilé au psychique est pour le gnostique l'occasion de sa propre révélation : tandis que le psychique continue de se méprendre sur sa vraie nature, le gnostique se reconnaît dans sa réalité et l'assume au sein du monde psychique et à son insu. Autrement dit, le gnostique se sert du mythe mais pour le transcender, alors que le psychique en reste prisonnier. Cependant tout en se libérant du mythe, le gnostique s'en sert pour s'y occulter : il se voile et le monde le voile. En disant JE, le gnostique se désigne en tant qu'Unique, tandis que le je du psychique désigne la personne, d'où le dialogue de sourds. La démarche du premier a permis de retrouver l'état d'avant les conditionnements, celle du second veut trouver sa justification dans une continuité spatio-temporelle : deux démarches en sens inverse qui ont pourtant commencé de la même façon par un engagement dans le jeu cosmique de la manifestation, mais tandis que celle du psychique continue jusqu'au bout, celle du gnostique s'est trouvée stoppée à un moment donné par une crise d'identité laquelle peut s'exprimer ainsi : « je ne suis pas ce que je croyais être ». Cependant le voile qui l'empêchait de se percevoir dans sa réalité n'était pas opaque au point de le maintenir étranger à sa vraie nature. Révélé à lui-même, l'énergie qu'il mobilisait à maintenir une continuité factice se trouve soudain libérée. C'est comme une digue qui cède permettant à l'état naturel d'avant l'intervention des hommes de retrouver son cours. Le mental ne peut rendre compte de la mutation qu'en termes de catastrophe, de calamité, de mort, alors qu'il s'agit d'harmonie cosmique retrouvée. Pour tenter d'évoquer ce changement soudain, la littérature religieuse a fait intervenir le ciel, ses dieux, ses anges, ses démons ; elle a recours aux mythes des panthéons de l'Inde, de la Chine, de la Grèce, de Rome etc., elle fait état de l'enseignement des gourous anciens ou modernes mais elle ne réussit qu'à faire le jeu du mental. En réalité, l'aventure en question est un saut dans le vide à l'instar de ces rarissimes conquérants des cimes qui se sont vus tomber d'une paroi rocheuse et qui, contre toute attente, ont sauvé leur peau à la faveur d'un névé en pente amortissant leur chute. En un éclair, ils ont revécu avec une lucidité foudroyante tout leur passé et même au-delà ; ils ont rapporté des détails oubliés que l'entourage a pu confirmer. Ces accidents, et d'autres d'un genre approchant, témoignent à l'évidence de la relativité du temps qui sert de support au mental.

Les voiles successifs et superposés de tous les conditionnements passés tombent d'un seul coup, non seulement ceux qui paraissent relever de la personne mais aussi les voiles conscients et inconscients de la préhistoire et de l'histoire de l'homme depuis que la conscience-lumière a commencé à se différencier dans les

ondes et les particules. Chacune d'elles est un œil éclos de la lumière originelle et représente le début de la différenciation et l'amorce du processus évolutif marqué par une diversification croissante jusqu'à son couronnement dans l'être humain. Tout se passe comme si les atomes collaboraient entre eux pour acheminer la création vers le vivant et que les cellules ensuite préparaient le relais pour réaliser le « projet » dont témoigne le cosmos dans son ensemble et la nature dans sa diversité et sa complexité. De son côté, le mental, par ses activités technologiques, singe la nature. Aujourd'hui, les ordinateurs et les robots prolongent le champ d'activité des hommes et les supplantent de plus en plus. Cependant, là où la nature maintient les équilibres dans l'harmonie, l'homme psychique, qui ne sait pas délimiter son territoire, introduit la démesure et le désordre.

Chez le gnostique, les choses se passent autrement. Le « mirage » ayant été repéré, il n'a plus à se conformer au mythe si ce n'est pour préserver son mystère. Apparemment rien n'est changé, mais en fait tout a changé. Il ne fonctionne plus comme avant. Si le corps est toujours là, il n'est plus sous l'emprise du mental. Cet employeur, qui lui imposait un joug contraignant et dominateur, s'est retiré de guerre lasse le laissant aux mains de Celui dont il va être le révélateur. Pouvant désormais fonctionner spontanément, ce corps retrouve le cycle des êtres vivants sans fausser les rythmes de la nature. Il ne s'inscrit plus en faux, contre l'intelligence biologique admirablement programmée depuis les origines de la manifestation et merveilleusement planifiée une fois pour toutes.

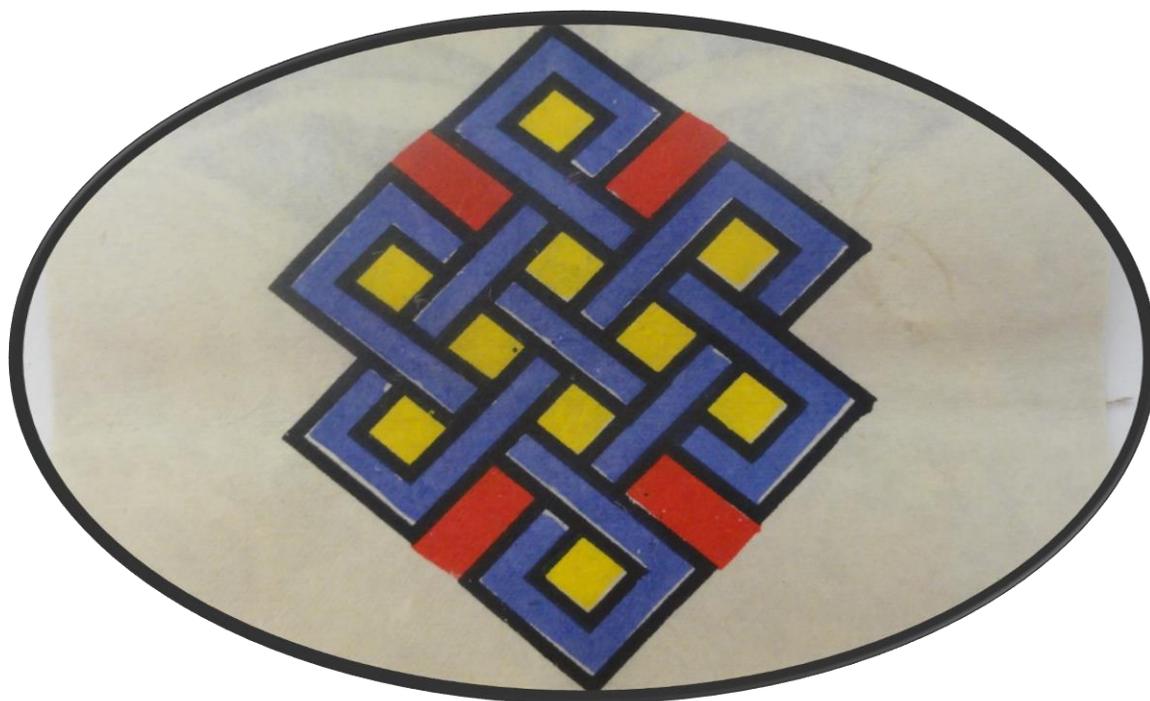
Revenu à l'état d'avant le processus d'aliénation, le gnostique se reconnaît dans son essence grâce à ce corps libéré du mental personnel ; il se vit conscience-lumière grâce à ce réceptacle de même nature que lui. Autrefois la succession des images qui défilaient, lorsqu'il était en quête de son identité, l'amenaient à dire sempiternellement : « Ce n'est pas moi..., pas moi..., pas moi... » Aujourd'hui, même si la projection continue suivant une programmation inexorable, il n'est plus requis par l'investigation. L'achèvement de l'œuvre de la création est marqué par le retour du gnostique à lui-même. L'opération de « dévissage » a eu lieu, elle n'est plus à renouveler. Désormais il est requis uniquement par l'opération suprêmement gratifiante de la reconnaissance de lui-même par l'entremise de ce corps désentravé. Pourtant c'est au sein de la jungle du monde que se poursuivent la reconnaissance et la contemplation. C'est aussi au sein de cette jungle que de temps à autre un miracle a lieu comme celui qui lui est arrivé, annulant dans un embrasement total toute différenciation.

Ainsi l'œuvre jubilatoire se poursuit en toute quiétude au sein de la manifestation. Le monde demeure à la fois tentation d'aliénation et lieu d'occultation. Il cache le gnostique en même temps que le gnostique s'y cache mais il ne saurait plus s'y perdre, ayant déjà vécu tous les degrés de l'aliénation qui à chaque fois lui faisait s'écrier : « Ce n'est pas moi ».

La continuité, à laquelle le mental est si fébrilement attaché n'est donc pas tout à fait sans faille. Elle n'empêche pas, malgré la programmation de l'ordinateur, ou à cause d'elle, l'*accident* qui assure la pérennité de la contemplation. Qu'une telle possibilité demeure au sein même de l'aliénation vaut que le jeu continue : personne ne gagne parce qu'il n'y a personne, mais le fait que la conscience-lumière puisse, grâce au corps, être consciente d'elle-même vaut bien que la manifestation perdure :

*J'ai jeté un feu sur le monde,
et voici que je le préserve
jusqu'à ce qu'il embrase. (log. 10)*

Émile



COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 68

*Jésus a dit :
Soyez heureux
quand on vous hait,
qu'on vous persécute,
et on ne trouvera nul lieu
à l'endroit même où l'on vous a persécutés !*

•

*

« Qui suis-je ? » À l'enfant de sept ans cette question semblait tomber du ciel. Et en même temps elle me ravissait comme si j'étais d'un coup transporté dans un autre monde. Un monde de sérénité, de jouissance, de paix. Un monde hors du temps en sorte que cet instant, alors que les années ont passé, m'est toujours aussi présent, toujours aussi intense, toujours aussi proche. Un monde sans pensée, un monde sans mental, un autre monde mais non pas un monde autre, un autre monde qui serait comme le centre, le cœur du monde...

D'où diable me venait-elle, cette question insolite ? De nulle part ? Elle descendait en moi-même. Ou plutôt de moi-même ? Cette question, elle restait sans réponse. D'ailleurs sur le coup je n'attendais rien. À qui était-elle posée ? Et de qui pouvais-je attendre une réponse ? Qui aurait pu la comprendre ? Avec qui aurais-je pu la partager ? Et qui cela pouvait-il intéresser ? Non je me contentais de cet instant de bonheur et ne demandais rien d'autre. Je restais seul en moi-même.

Une toute petite graine était semée. Chacun la possède. Le plus souvent les ronces ont vite fait de l'étouffer. Les ronces ne manquent pas et l'enfant est mal armé pour y résister. D'ailleurs comment pourrait-il s'opposer au poids de l'éducation quotidienne, du catéchisme imposé et des valeurs du monde ? Comment résister à tous ces conditionnements qui sont la norme reconnue ? Le prêtre nous parlait d'un être mystérieux qui venait invisible pendant la messe. Au moment de la communion, alors que l'assemblée des fidèles baissait les yeux, je me retournais mais ne voyais personne entrer dans l'église. Je n'y comprenais rien. D'ailleurs cela était proscrit. Il était interdit de comprendre. Quelque chose pourtant m'attirait dans les questions - réponses du catéchisme que j'apprenais par cœur.

Pourquoi ne fallait-il pas comprendre ce qui nous était enseigné ? Pourquoi diable autant de mystères face à ces questions pourtant essentielles ? Certes toute cette éducation est prodiguée à l'enfant pour son bien, avec la meilleure volonté du monde. Mais le chemin de l'enfer est pavé de bonnes intentions. C'est ainsi que pour le gnostique commence insidieusement la persécution, d'autant plus puissante qu'elle est intégrée dans sa propre conscience.

J'ai donc longtemps vécu sans savoir qui Je suis. Sous le poids de la société j'ai oublié la question essentielle. Les ronces ont tout envahi, empêchant la petite graine de pousser, l'étouffant presque. Pourtant celle-ci a survécu, dormant en apparence et attendant son heure. Le mal d'être ne vient-il pas d'un mal à l'être ? d'un défaut d'être ? Je me sentais différent, jamais indifférent.

L'enfant a grandi. Solitaire, il a poursuivi sa scolarité. Mais après tant d'années d'études, qu'avais-je appris au fait ? L'angoisse un jour me prit : au fond que sais-je ? J'ai cru un temps à une libération dans un au-delà auquel il nous fallait

croire, sous peine d'être exclu de la vraie foi, retranché comme une mauvaise graine. J'ai ensuite cherché la libération en ce monde. J'ai cru aux lendemains qui chantent. Mais les lendemains ont déchanté. Il n'y a pas de libération possible en ce monde. C'est de ce monde qu'il faut se libérer.

J'étouffais. Rejetant tout ce qui m'avait été enseigné, je répétais comme des mantras mes poèmes préférés. Longtemps après que les poètes ont disparu, leurs vers me donnaient comme un écho de cette autre rive que j'avais entrevue enfant et que mes persécuteurs avaient réussi à me faire oublier. En vérité, rien n'est jamais perdu. La petite graine est toujours là. Il suffit parfois d'un simple choc, d'un événement pour que tout explose. Alors elle se réveille brusquement et parvient à surgir au milieu des broussailles. La chrysalide se métamorphose pour voler de ses propres ailes. Tout mal d'être disparaît devant la beauté de l'être.

Un beau matin quelque chose est sur le point d'accoucher en moi. Alors brusquement à l'horizon de l'âme paraît le Soi, jaillissant au milieu des ténèbres, éblouissant comme mille millions de soleils. Un éclair de Joie pure mais sans objet envahit tout l'être de la tête aux pieds. Comme un orgasme intense, une jouissance incommensurable qui pénètre le corps tout entier. Envie de bondir, de danser d'avoir enfin trouvé cette vérité d'une évidence absolue. Cela n'a rien d'une extase, d'une sortie du corps. Il s'agit au contraire d'une plongée au fin fond de soi. En une fraction de seconde s'efface le moi. D'un coup je connais que Je suis Jésus. Or ce n'est pas moi qui dis cela, c'est Cela qui le dit en moi, sans moi. Si je sais que Je suis l'Unique, je vois dans le même temps - ou cette absence de temps - que le Soi brille en chacun. Dans la cohue du métro parisien, je vis un océan d'amour illuminer chaque individu. Nul ne semblait y prêter attention.

Mais alors comment leur parler de ma propre expérience ? Comment leur faire voir leur trésor intérieur ? Les gnostiques qui ont tenté de le faire s'y sont brûlés les ailes. On ne jette pas les perles aux cochons, certes mais les perles sont si belles que l'on meurt d'envie de les partager au risque de se perdre. Car les cochons crient au blasphème et en font des cochonneries. Alors que dire ? Que faire ? Pour vivre heureux vivons cachés. Après tout qui pourrait encore me persécuter s'il n'y a personne à persécuter ? s'il n'y a nul lieu au lieu même où l'on croit nous trouver ? Les ronces de l'occultation n'étaient autres que celle de mon propre ego. Trop souvent, le Soi est caché par les nuages du mental, les orages des pensées. Qui est sur la longueur d'onde du mental reste sur le plan psychique. Qui est à l'écoute du Soi n'entend que le Soi. Transcendant toutes les longueurs d'onde, j'ai trouvé le trésor unique. Étranger au monde, je poursuis ma quête en ce monde. Et ma quête est sans fin car elle est sans commencement. Lui seul me connaît. Je ne connais que Lui.

Yves

*

Le bonheur comme remède aux difficultés, voilà une bien bonne recette.

La haine et la persécution visent à blesser ou même à détruire et induisent ordinairement des réactions de défense, de tension, de contre-attaque qui sont attendues et confirment à l'agresseur le bien-fondé de son point de vue, mais sans elles son action sera un coup d'épée dans l'eau.

Répondre par le bonheur est tout à fait inattendu et désamorce complètement la situation en la prenant radicalement à contre-pied.

Qui peut réussir ce tour de passe-passe sinon celui qui transcende le domaine et le niveau où se situe l'attaque ? Dans les situations mondaines, le rire, l'humour, la joie ont le pouvoir de dissoudre certaines méchancetés ou agressivités. Jésus s'adresse aux disciples de la vérité en recherche de connaissance véritable inacceptable parce qu'à un certain niveau elle nie la réalité du monde et de la personne. Si ses propos arrivent aux oreilles de ceux qui, nombreux, ne sont pas prêts à les recevoir ils vont générer incompréhension, peurs et mécanismes de défense. « Vous voulez me tuer parce que mes paroles n'entrent pas en vous » Jean 5.24. Situation logique dont le gnostique averti est prévenu, si bien qu'il va si possible l'éviter : « Je dis mes mystères à ceux qui sont dignes de mes mystères » Log 62.

Cependant la persécution ordinaire à l'égard du gnostique discret et réservé surviendra de manière inconsciente chez l'agresseur, découlant de l'insolite et de l'insaisissable qui émane de la rencontre avec un véritable étranger au monde. La pureté de la colombe, la prudence du serpent et la bienveillance me permettent de voir ce qui se présente à moi et d'y apporter la réponse adéquate, à contre-pied si besoin. Je ne suis pas du monde et celui-ci m'indiffère de plus en plus, mais je ne suis pas non plus un inadapté... On admirera la maîtrise d'un Eckhart affirmant au temps des bûchers de l'inquisition que « les créatures sont un pur néant », ou que « si je n'étais pas, Dieu ne serait pas non plus » et autres blasphèmes... devant un parterre d'ecclésiastiques chrétiens assoupis. La douceur et la félicité de l'homme accompli spirituellement sont à la fois désarmantes pour l'adversité et sujets de craintes et de jalousie destructrice pour ceux qui n'entrent pas en communion et n'ont aucune connaissance d'eux-mêmes ; pour eux les causes de leurs insatisfactions ne peuvent être qu'extérieures et ils vont y trouver leur bouc émissaire à leur mesure. Attraction réciproque des bourreaux et des victimes ? Non car le gnostique s'étant débarrassé des attitudes et comportements conditionnés, il n'a pas le profil de victime mais son ouverture et sa vacuité le rendent pénétrant des intimités et selon ce qui se trouve dans le cœur des personnes approchées celles-ci peuvent vivre sa présence comme une effraction, attisant des sentiments négatifs à son égard.

En tout cas la recette fonctionne j'en ai fait l'expérience dans les relations professionnelles imposées par les circonstances, et pas toujours de haut niveau métaphysique, la montagne dans le mental adverse s'éloigne immédiatement en l'absence du répondant attendu et ne revient pas ; ôtez la cible et la flèche se perd.

Christian

*

ÉNIGME, MYSTÈRE :

Qui peut se réjouir de recevoir un coup. Qui est capable de ne pas en souffrir ?
Celui qui n'a plus un corps sensible et vivant pour sentir les coups, CELUI QUI
n'a plus de corps ou (et, ou) celui qui n'a plus d'ego pour en souffrir

Ce logion ne peut s'adresser qu'à un éveillé ou un mort, ou un malade bourré
d'alcool ou de morphine.

Où est ce lieu où il n'y a plus de souffrance ?

En lisant ce logion, j'ai compris qu'il me manquait une dimension.

Comment acquérir cette dimension ? Une seule solution :

Être comme Jésus. Déborder d'amour et de compassion pour qu'il n'y ait plus un
autre. Sortir de la dualité. Les coups, les épreuves ne sont que des occasions
d'ouvrir de nouvelles portes.

Encore une fois, il y a du travail et pour combien de Vies ?... Mais pour le
gnostique un seul instant suffit ! Je suis Cela !

Marie-France

*

*« Heureux êtes-vous lorsqu'on vous insulte, que l'on vous persécute et que
l'on dit faussement contre vous toute sorte de mal à cause de moi. »* A priori la
formulation de Matthieu et de Luc est dure à avaler : être persécuté n'a rien d'en-
viable, et on retrouve ici les prémices du dolorisme des martyrs qui a tant in-
fluencé la pensée chrétienne. Thomas explique mieux en quoi les disciples peu-
vent être heureux malgré la haine et la persécution : ils savent qu'on ne peut pas
les détruire dans ce qui les constitue en vérité ... Mais sans doute celui qui atteint
effectivement la sagesse du sage, qui parvient effectivement à se centrer sur sa
richesse intérieure, est-il mieux en mesure de résister à la barbarie sans se déshu-
maniser. Or celui-là est uni : sa vie intérieure et sa vie matérielle sont à l'unisson...

François de Borman

L'évangile de Thomas, éd. Mols, p. 209

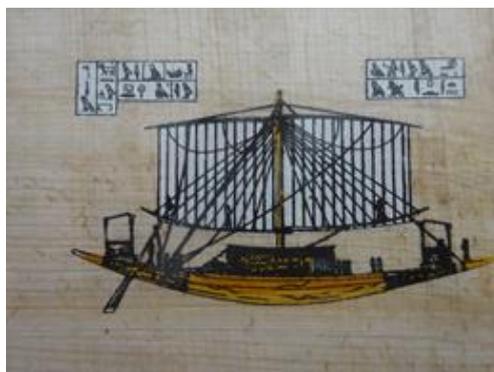
*

Le logion 68 me permet de vérifier si je vis correctement et fondamentalement ce que me propose le 67. Je ne me contente pas de comprendre ce que je suis, je veux l'assumer, ce qui m'amène à me remettre constamment en question et en même temps à remettre en question cette continuité spatio-temporelle que le mental personnel voudrait sans faille alors qu'elle est comme lui de l'ordre du mythe.

Enfant, j'ai connu des états qui ne relevaient pas du mythe puis les conditionnements sont venus ternir la transparence première, mais pas au point de la faire oublier. Le conflit allait s'aggravant entre ce que j'étais et ce qu'on voulait que je sois. Le dilemme était cruel : révolte indignée ou capitulation et soumission. En fait, un état sous-jacent affleurait parfois provoquant des turbulences et des secousses. « Les braves gens n'aiment pas qu'on ait une autre vie qu'eux » et ils ne se privent pas de chercher à nous mettre à la raison par tous les moyens. Je n'ai pas sollicité longtemps leur assentiment. Mais ce que j'étais, ce que je vivais, ce qui transparaisait, se révélait être la négation de ce qu'ils enseignaient. Pourtant je vivais apparemment comme eux ne cherchant pas à me singulariser. N'empêche qu'ils avaient peur : ou bien, ils m'ignoraient dans un silence réprobateur, ou bien ils me refusaient l'occasion de m'expliquer, ou bien encore ils cherchaient des griefs et me persécutaient pour n'être pas persécutés – alors que je suis incapable d'en vouloir à quelqu'un.

Lisant et relisant le logion 68, je me demandais : faudra-t-il que cette enveloppe charnelle tombe pour qu'elle ne soit plus la cible de ceux qui me veulent du mal ? Or, un jour, soudainement, je réalisai que ce psychisme qui se sentait agressé était un mirage parmi d'autres et que ma souffrance provenait du fait que quelqu'un qui n'existe pas voulait être libéré de quelque chose qui n'existe pas. Je n'avais donc plus à compter sur un état post mortem pour me guérir de mes blessures. En mourant ici et maintenant à cette continuité psychique, le mirage prenait fin. Personne désormais ne peut être persécuté simplement parce qu'il n'y a personne.

Émile



RECHERCHES

PAUL ET LE GNOSTICISME

(suite)

*l'homme qui croit à une apparition
reste dans l'incertitude¹*

Le Royaume n'est pas à venir, il est en nous ici et maintenant : « On sait seulement que pour Valentin, ces trois états de l'homme se retrouvaient dans le monde quotidien : les hyliques, c'étaient les païens, englués dans la matière, par ignorance de la vérité religieuse ; les psychiques, c'étaient les chrétiens qui avaient reçu, grâce à Jésus, une première révélation mais qui ignoraient son enseignement secret et la nature profonde de la Vérité, seule accessible par la gnose. Les pneumatiques, c'étaient les gnostiques qui se situaient ainsi au-delà des chrétiens eux-mêmes² . »

Enfin Paul semble parfois entendre la résurrection au sens d'éveil : « Lève-toi, toi qui dors, relève-toi d'entre les morts, et Christ t'illuminera³. » Certains passages pourraient même laisser penser que Paul est proche du docétisme lorsqu'il écrit que le Christ n'avait que l'apparence d'un corps humain : « En envoyant contre le péché son propre fils dans **une sorte de chair** de péché Dieu a condamné le péché dans la chair⁴. » Alors même qu'il déclare détenir son évangile du Christ ressuscité, il paraît prendre le contrepied de l'assimilation de la résurrection à une réanimation du cadavre. Il évoque ainsi le « mystère » de la transformation de l'existence physique en existence spirituelle, tout en renvoyant cependant l'accomplissement de ce « mystère » à la fin des temps : « Je vous le dis, frères, la chair ni le sang ne peuvent hériter du règne de Dieu, ni le destructible hériter de l'indestructible. Je vais vous dire un mystère : nous ne nous endormirons pas tous, mais tous nous serons changés...⁵ »

¹ *Homélies clémentines* XVII, XIV, Lagrasse, Verdier, 1991, p. 326.

² J. Lacarrière, *Les gnostiques*, A. Michel, 1994, p. 97.

³ Ép V, 14.

⁴ Rm VIII, 3.

⁵ I Co XV, 50-51.

D'autres passages - qui ont donné lieu à de vives controverses – décrivent la résurrection d'une façon allégorique et semblent faire état d'une véritable renaissance possible dans le Christ dès cette vie. Comme dans les mystères antiques, l'initié revit la passion de son dieu et suit sa divinité d'élection tant dans sa mort que dans son éveil : « Nous tous qui avons été immergés (initiés) dans le Christ, nous avons été immergés (initiés) dans sa mort. Nous avons été ensevelis avec lui par l'immersion (initiation) en sa mort afin que comme le Christ a été relevé d'entre les morts par la gloire de son père, nous marchions nous aussi dans une vie nouvelle. Car si par analogie avec sa mort nous avons participé à sa nature, nous y participerons aussi par analogie avec sa résurrection... Vous aussi, comptez-vous pour morts au péché et vivants pour Dieu dans le Christ Jésus » ; « Vous n'êtes pas de la chair mais de l'esprit, pourvu que l'esprit de Dieu habite en vous... Mais si le Christ est en vous, votre corps est mort par le péché et votre esprit vit par la justice⁶. »

En réfutant avec la plus grande énergie le gnosticisme, **Irénée**, **Tertullien**, **Hippolyte** et **Origène**, rendent involontairement hommage à l'interprétation et à l'appropriation de Paul par Valentin : « ...les hérétiques, sous prétexte de gnose, attaquent la sainte Église du Christ et montrent des ouvrages en plusieurs tomes qui prétendent expliquer les paroles des évangélistes et des apôtres... Si nous nous taisons, les âmes se laisseront prendre faute de nourriture⁷. » Signalons toutefois pour la petite histoire que, sur ces quatre principaux hérésiologues, seul Irénée a été béatifié. Finalement dégoûté de l'Église catholique des psychiques, Tertullien finit sur le tard par se convertir à l'hérésie montaniste de la prophétie nouvelle de l'Esprit-Saint ! Hippolyte rompt avec les chrétiens de Rome lorsque ceux-ci élisent comme évêque Calliste, un ancien esclave condamné pour escroquerie envers son maître chrétien. Exilé et déchu de la prêtrise par un synode de prêtres d'Alexandrie, Origène est condamné après sa mort pour hérésie « parce qu'il ne pensait pas en chrétien, mais imitait le bavardage des Hellènes »⁸. Il n'a que récemment été réhabilité par Benoît XVI⁹.

Trop d'évêques et de diacres se laissèrent convaincre par la propagande valentinienne, déplorait **Irénée**. Il est certain que différentes formes de syncrétisme, gnostiques ou autres, trouvèrent un terrain rêvé dans les grandes villes comme Alexandrie où enseigna notamment Valentin : « ... Je n'ai trouvé dans l'Égypte... qu'une nation frivole, inconstante, à la merci du premier commérage venu. Les adorateurs de Sérapis y sont chrétiens et ceux qui se disent

⁶ Rm VI, 3-11 ; VIII, 9-10.

⁷ Origène, *Commentaire sur Jean*, V, viii. Éditions du Cerf, 1996.

⁸ Cyrille d'Alexandrie Ep. 81 cité par H. von Campenhausen, *Les Pères grecs*, Éditions de l'Orante, 1963, p. 183.

⁹ Audience générale du 25 avril 2007, Libreria Editrice Vaticana.

évêques chrétiens rendent un culte à Sérapis. Pas un seul prêtre - samaritain, chrétien ou juif - qui ne soit astrologue, devin ou charlatan. Quand le patriarche se rend en Égypte, il adore tantôt le Christ et tantôt Sérapis pour contenter tout le monde. Ils n'ont qu'un seul Dieu qui est adoré des chrétiens, des Juifs et des autres peuples¹⁰ », écrit l'empereur Hadrien au consul Servianus vers 130 après J.-C. Alexandrie est pourtant la ville internationale où l'Orient rencontre l'Occident, où peuples et croyances les plus diverses coexistent dans un climat spirituel intense : « Creuset, foyer, mortier, haut fourneau, alambic, où se mêlent, se distillent, s'infusent et se transfusent tous les ciels, tous les dieux, tous les songes : Alexandrie au II^e siècle », nous dit Jacques Lacarrière¹¹.

Bien des membres parmi les plus fidèles et les plus remarquables de sa communauté (des évêques, des diacres, des veuves et des martyrs) recherchaient l'initiation dans les cercles valentiniens, admettait **Tertullien**. Ce qui explique la violence de ses invectives contre les gnostiques, et notamment les marcionites : « À présent, vous chiens que l'apôtre jette dehors et vous qui aboyez contre le Dieu de vérité, venons-en à vos différentes questions ! Elles constituent les os de la controverse que vous ne cessez de ronger¹² ! ».

Irénée et **Tertullien** considéraient les valentiniens comme les plus insidieux des gnostiques : « Extérieurement, dit Irénée, de telles personnes semblent être des moutons car elles paraissent être comme nous, à partir de quoi elles s'expriment en public en répétant les mêmes mots (de confession de foi) comme nous le faisons, mais intérieurement, ce sont des loups ». Tout en acceptant et en approuvant publiquement l'Église, sa confession de foi et sa doctrine, en privé, les valentiniens se proposent de remédier aux « déficiences » de cette foi grâce à leur propre tradition apostolique : « Tout en alléguant des textes étrangers aux Écritures, et tout en s'employant, comme on dit, à tresser des cordes avec du sable, ils ne s'en efforcent pas moins d'accommoder à leurs dires, d'une manière plausible, tantôt des paraboles du Seigneur, tantôt des oracles de prophètes, tantôt des paroles d'apôtres, afin que leur fiction ne paraisse pas dépourvue de témoignage¹³. »

Irénée s'indignait de voir les gnostiques invoquer l'autorité de Paul pour contredire la doctrine de l'Église. Il leur reprochait de se servir d'arguments tirés de l'Écriture : « Or tous les gens dont nous avons parlé, tout en confessant par la bouche un seul Jésus Christ, se moquent d'eux-mêmes, puisqu'ils pensent une chose et en disent une autre¹⁴. » Il accusait ces hérétiques d'être « rusés et

¹⁰ Flav. Vopisc., Saturn., VII, 8, cité par H. Leisegang, *La gnose*, Payot, 1971, p. 199 et par J. Lacarrière, *Les gnostiques*, Albin Michel, 1994, p. 82.

¹¹ J. Lacarrière, *Les gnostiques*, Albin Michel, 1994, p. 81.

¹² Cité par Bernard Simon, *L'Essence des gnostiques*, Pocket, 2011, p. 115.

¹³ Irénée de Lyon, *Contre les hérésies* I, VIII, 1, Paris, Cerf, 2001, p. 133.

¹⁴ *Contre les hérésies* III, XVI, 6, in *Premiers écrits chrétiens*, La Pléiade/Gallimard, p. 1054.

menteurs » dans leurs répliques aux critiques de l'Église à l'aide d'exégèses parfois plausibles même aux yeux d'Irénée. Les hérésiologues reconnaissaient l'attrait évident que la promesse d'entendre les « mystères cachés » exerçait sur les curieux : « Et une fois qu'ils en ont dépouillé quelques-uns de la foi par leurs questions et qu'ils ont éteint toute contradiction chez leurs auditeurs, c'est à part qu'ils exposent le mystère inénarrable de leur Plérôme. Sont abusés tous ceux qui s'estiment capables de distinguer de la vérité ce qui se présente dans les mots avec l'apparence de la vérité... Si, comme une petite brebis, quelqu'un s'offre à eux, une fois initié et ayant reçu par là leur rédemption, un tel homme est tout enflé d'orgueil : il s'imagine n'être plus ni au ciel ni sur la terre, mais être entré au sein du Plérôme et avoir déjà embrassé son ange¹⁵. »

Tertullien comparait l'initiation valentinienne à celle d'Éleusis. L'une, disait-il, faisait durer le processus pour susciter chez les candidats un état second, l'autre, flattait et charmait le naïf pour l'inviter à se joindre au cercle secret de ceux qui « connaissent ».

La meilleure défense étant l'attaque, les hérésiologues avaient tout intérêt à s'attaquer aux gnostiques, d'autant que ceux-ci avaient sur eux une longueur d'avance. En effet, contrairement à ce que l'on croit souvent, les spéculations gnostiques devancèrent celles des hérésiologues. Elles contribuèrent donc, a contrario, à fixer la doctrine officielle de l'Église : « La pensée fut, au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne, l'affaire des gnostiques plus que de l'Église ; c'est pourquoi les grands gnostiques comme Basilide et Valentin ressemblent fort à des théologiens chrétiens qui philosophent¹⁶. » Forts de l'héritage de la philosophie grecque, les valentiniens pouvaient également se réclamer à la fois du Seigneur lui-même et de l'apôtre Paul pour lesquels seul un petit nombre est prêt à recevoir le « Royaume de Dieu caché dans son mystère » : « À vous le mystère du règne de Dieu a été donné ; mais avec ceux-là qui sont dehors, tout se passe en paraboles pour qu'ils regardent ce qu'ils regardent mais ne le voient pas, et qu'ils entendent ce qu'ils entendent mais ne le comprennent pas... » ; « ...à l'écart, il expliquait tout à ses disciples¹⁷ » ; « Dans les autres générations, les fils des hommes n'en n'ont pas eu cette connaissance qui par l'Esprit vient d'être dévoilée à ses saints apôtres et prophètes¹⁸. »

¹⁵ *Contre les hérésies* III, XV, 2, in *Premiers écrits chrétiens*, La Pléiade/Gallimard, p. 1047-1048.

¹⁶ C. G. Jung, *Les racines de la conscience*, in F. Bonardel, *Jung et la gnose*, LGDR, 2017, p. 324.

¹⁷ Mc IV, 11-12 ; 34.

¹⁸ Ép III, 5.

L'Évangile de Thomas dit plus sobrement :

*Maître, il y en a beaucoup autour du puits,
mais personne dans le puits.¹⁹*

*Il y en a beaucoup
qui se tiennent près de la porte,
mais ce sont les monakhos
qui entreront dans le lieu du mariage.²⁰*

Les valentiniens invoquaient l'autorité de Paul pour défendre un autre aspect de leur enseignement vigoureusement condamné par Irénée : la libération de toutes les restrictions morales imposées par l'Église officielle. Ils pouvaient interpréter en ce sens certaines paroles de Paul : « Le Seigneur, c'est l'esprit ; or, où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté » ; « Tout m'est permis, mais rien n'aura pouvoir sur moi²¹. » Irénée reprochait aux chrétiens valentiniens d'ignorer ce que lui-même, en tant qu'évêque de Lyon, considérait être les règles minimales obligatoires à tout croyant : à savoir s'abstenir de manger la viande offerte aux idoles, éviter les fêtes publiques et les spectacles, avoir en horreur les déviations sexuelles. Toutes règles dont s'affranchissaient les gnostiques : « ...Aussi les plus parfaits d'entre eux commettent-ils sans honte ce qui est défendu. Ils mangent sans scrupule les nourritures destinées aux idoles. Ils assistent à toutes les fêtes païennes... D'autres s'adonnent sans réserve aux plaisirs de la chair, disant qu'il faut rendre la chair à la chair et l'esprit à l'esprit... Et tout en commettant ces ignominies et ces impiétés, ils nous traitent d'imbéciles et de simples d'esprit parce que nous nous abstenons de tout cela, par crainte de Dieu. Eux, se proclament les parfaits, les semences d'élection. Ils prétendent avoir reçu d'en haut une grâce particulière, par suite d'une union ineffable. Et c'est pourquoi, disent-ils, ils se doivent de s'appliquer sans trêve au mystère de l'union sexuelle²². »

Valentiniens et gnostiques interprétaient leur propre liberté, non en libertins mais en libérés, car ceux qui « ont la gnose » sont « forts ». Suivant l'exemple de Paul, le pneumatique célébrait sa libération de la malédiction de la Loi : « Car par la Loi je suis mort à la Loi afin de vivre pour Dieu...²³ » ; « Car jusqu'à la Loi le péché était dans le monde, mais le péché ne compte pas quand il n'y a pas de loi²⁴. » Mais ils allaient évidemment bien au-delà de ce que Paul aurait pu tolérer : « En consommant la matière hostile de ce monde – en consommant l'amour, la chair, les voluptés les plus sensuelles, en dérégulant, au fond, les sens humains (points de jonction de la matière et de la vie) – on épuisera sa substance et on

¹⁹ Th 74.

²⁰ Th 75.

²¹ II Co III, 17 ; I Co VI, 12.

²² Cité par Jacques Lacarrière, *Les gnostiques*, Albin Michel, 1994 p. 98-99.

²³ Ga II, 19-20.

²⁴ Rm V, 13.

accédera à la condition supérieure qui permettra de retrouver la vérité et l'immortalité perdues, de devenir, selon les propres termes de Valentin, un être indestructible²⁵. »

Quand **Irénée** et **Tertullien** accusaient les valentiniens de rejeter la discipline de l'Église, ces derniers pouvaient répondre que, comme Paul, ils reconnaissaient uniquement l'autorité des « pneumatiques » parmi eux. Accusés de saper les sacrements de l'Église en proposant comme complément le sacrement de « *l'apolytrôsis* » (i.e. de la rédemption, du rachat) ils pouvaient répondre que l'Apôtre avait lui-même enseigné ce sacrement qui faisait écho liturgiquement à ses propres mots : « Ils ont été justifiés gratuitement par sa grâce au moyen du rachat (*apolytrôsis*) qui est dans le Christ Jésus²⁶. » En grec, *apolysis* et *apolytrôsis* désignent l'action de délier une corde, de mettre en liberté un prisonnier. D'où la notion chez Paul de rachat ou de rédemption au sens de retour mais aussi de maintien dans la dualité.

Même les chrétiens psychiques, disaient-ils, reconnaissaient involontairement les « éons » (« aions ») au-dessus lorsqu'ils récitaient la liturgie eucharistique. Ainsi lorsque Paul écrit, si l'on en croit les traductions habituelles : « Nous parlons de sagesse parmi les parfaits non de la sagesse de ce monde, ni de celle des chefs abolis de ce monde...²⁷ », un érudit contemporain donne raison à l'interprétation valentinienne : « Le sens de ce passage a été obscurci sur deux points cruciaux. Le terme grec traduit ici par "monde",... est *aion*, ce qui ne désigne pas ce monde physique, mais veut dire "temps" ou "âge". Paul évoque ici le système ésotérique des "âges du monde".

De même les mots traduits par "chefs de ce monde" (*archontes tou aionos toutou*) ne font pas référence, comme on le suppose habituellement, aux autorités romaines et juives responsables de la mort de Jésus, mais aux êtres démoniques associés aux planètes et censés gouverner la vie des êtres humains sur terre... Dans ce passage Paul explique qu'avant le début d'une série d'âges du monde, Dieu avait décidé d'envoyer dans le monde, pour le salut de l'humanité, un être divin préexistant, que les archontes, faute d'avoir perçu sa vraie nature, mirent à mort... Paul décrit une humanité prisonnière d'êtres démoniques, en lien avec des phénomènes astraux, qu'il désigne sous les noms de *archontes tou aionos toutou* ou de *stoicheia tou kosmou* ("puissances élémentaires de l'univers"). L'humanité a été libérée de cet esclavage par l'être divin, incarné en la personne de Jésus. En le mettant à mort par erreur, les archontes, excédant sans le savoir leurs droits, ont vraisemblablement perdu leur contrôle sur l'homme²⁸. »

²⁵ Jacques Lacarrière, *Les gnostiques*, Albin Michel, 1994 p. 95.

²⁶ Rm III, 24..

²⁷ I Co II, 6.

²⁸ Brandon, S. G. F., *Religion in Ancient History*, George Allen and Unwin, 1969, p. 327 cité par T. Freke & P. Gandy, *The Jesus Mysteries*, Thorsons, 2000, p. 202-203.

Hérésiologues et gnostiques trouvaient dans le cœur de l'enseignement théologique de ces derniers soit le plus grand errement, soit la vérité - suivant le point de vue de chacun. Peut-être faut-il voir dans la violence de la réaction des hérésiologues le symptôme d'une secrète attraction-répulsion devant le vertige des spéculations gnostiques : « Aussi est-il très compréhensible que les riches connaissances de la gnose qui, au regard de notre savoir actuel, non seulement n'ont rien perdu de leur valeur, mais ont au contraire gagné en importance, aient exercé une forte attirance sur les intellectuels au sein de l'Église²⁹. »

Héracléon, « l'homme le plus remarquable de l'école valentinienne » selon Clément d'Alexandrie, fut l'un des premiers à rédiger un compte rendu du Nouveau Testament. Sans exclure quiconque de l'Église, il enseignait qu'il appartenait au gnostique d'initier les autres chrétiens à la gnose. Il pouvait certes s'appuyer sur les paroles mêmes de Jésus : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père³⁰ », même si : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus³¹. » Tout en reconnaissant l'importance des rites d'initiations aux sacrements, inspirés des premières communautés chrétiennes, il signalait combien la personne dotée d'une nature pneumatique ne pouvait trouver dans l'enseignement exotérique officiel de l'Église qu'une eau morte stagnante, insuffisante pour satisfaire une soif spirituelle. Le pneumatique devait découvrir dans la gnose « l'eau vive » que le Christ offrait à son élu. Pour Héracléon, nul ne peut prétendre appartenir au Christ s'il ne le ressent pas intérieurement en lui : « ...c'est Celui qu'ils épousent et qui demeure en eux qui se confesse en eux...³². » Qui accueille l'esprit reçoit Dieu en lui : « d'abord les gens croient à cause du témoignage des autres... ils en viennent à croire de par la vérité elle-même³³. »

Marcos, autre disciple de Valentin, déclarait avoir eu accès à la Vérité par révélation directe : « La Tétrade très-haute, descendit vers lui, de lieux invisibles et ineffables, sous la forme d'une femme, car, dit-il, le monde n'aurait pu supporter sa forme masculine ; et elle lui révéla sa propre essence et la génération du Tout : des mystères qu'elle n'avait encore jamais dévoilés à aucun dieu, ni à aucun homme, et qu'elle dévoila à lui seul dans les termes suivants : ...Quand, à l'origine, l'Apâtor (Celui qui n'a pas de père), inconcevable, sans essence, ni mâle ni femelle, voulut rendre saisissable son insaisissable nature et visible son invisible nature, il ouvrit la bouche et émit la Parole (Logos), égale à lui-même. Le Logos se plaça devant lui et lui montra son essence, car il était la manifestation visible de l'Invisible...³⁴ ». Après lui avoir dévoilé la première émanation féminine de

²⁹ C. G. Jung, *Types psychologiques*, p. 14 in F. Bonardel, *Jung et la gnose*, LGDR, 2017, p. 258.

³⁰ Jn XIV, 2.

³¹ Mt XXII, 14.

³² Cité par Bernard Simon, *L'Essence des gnostiques*, Pocket, 2011, p. 91.

³³ Cité par Origène, *Commentaire sur Jean*, 39 in Elaine Pagels, *Les évangiles secrets*, Gallimard, 1982, p. 60.

³⁴ Hippolyte, *Elenchos* VI, 42, 3 in H. Leisegang, *La Gnose*, Payot, 1971, p. 229

Dieu et la naissance du Logos qui devient le nom du Christ Jésus, cette vision lui dit enfin : « Il me plaît de te montrer la Vérité ; car je l'ai amenée de là-haut, afin que tu puisses la voir sans voiles, et comprendre sa beauté³⁵. » Et pour Marcos, tous les gnostiques peuvent par l'initiation avoir la révélation de cette même « Vérité nue ».

Théodote, également membre éminent de l'école dite orientale de Valentin, s'appuie sur l'autorité de Paul pour étayer la doctrine de la résurrection comme un retour à l'Un : « Et lorsque l'Apôtre dit : "Autrement, que feront ceux qui se font baptiser pour les morts ?" -... nous ressuscitons, nous, égaux aux anges, retournés aux mâles, les membres aux membres, en vue de l'unité³⁶. » Tout en illustrant les pérégrinations de Sophia, outre Paul, il cite des paroles inconnues de Jésus attestées dans l'*Évangile des Égyptiens* : « "Lorsque nous étions dans la chair", dit l'Apôtre, parlant comme s'il était déjà hors du corps... Et quand le Sauveur dit à Salomé que la mort existera aussi longtemps que les femmes enfanteront, il n'a pas voulu adresser des reproches à la génération... mais faire allusion à la femelle d'en haut, celle dont les passions sont devenues la création, celle aussi qui émit les substances sans forme et à cause de laquelle le Seigneur descendit pour nous tirer de la passion et pour nous adopter en lui-même³⁷. »

Ptolémée, « fine fleur » de l'école de Valentin selon Irénée, enseignait que, tout en croyant au même Christ, tous les chrétiens n'avaient pas le même niveau de compréhension. Seul le chrétien gnostique pouvait réaliser, par expérience propre, sa nature profonde et son identité avec celle de Jésus et donc de Dieu. Ptolémée est connu comme l'auteur d'une Lettre adressée à sa disciple Flora qu'il considérait comme une croyante de nature pneumatique frustrée par l'enseignement officiel de l'Église. Dans cette *Lettre à Flora*, il citait des paroles de Jésus qu'il reliait à d'autres sources tout en lui proposant un nouveau cadre herméneutique permettant de résoudre les contradictions des différents points de vue embrassés par Valentin : « ...une partie allégorique a trait à ce qui a été modifié et changé du corporel au spirituel : c'est la Loi symbolique, instituée à l'image des réalités transcendantes. Car les images et les symboles, qui représentent d'autres réalités, étaient valables avant que ne paraisse la Vérité ; mais depuis que la Vérité est apparue, il faut agir selon la Vérité, non selon l'image³⁸ ». Il lui indiqua être lui-même le maillon d'une transmission ésotérique dont l'existence lui sera également révélée : « ...lorsque tu seras jugée digne de la tradition apostolique que nous avons reçue nous aussi par succession, et cela, une fois que nous aurons étayé tous ces propos par l'enseignement de notre Sauveur³⁹. »

³⁵ Irénée, *Contre les hérésies*, I, XIV, 1-3 in Elaine Pagels, *Les évangiles secrets*, Gallimard, 1982, p. 60.

³⁶ Théodote, *Fragments* in *Premiers écrits chrétiens*, La Pléiade/Gallimard, p. 979.

³⁷ Id. p. 981.

³⁸ Ptolémée, *Lettre à Flora* VI, 1, in *Premiers écrits chrétiens*, La Pléiade/Gallimard, p. 976.

³⁹ Ptolémée, *Lettre à Flora* VII, 9, id p. 978.

Quant à Origène, il réalisa que son ami et étudiant Ambroise était devenu un initié valentinien, en dehors d'un intérêt véritable pour comprendre, les « mystères les plus profonds de l'Écriture » : « Le fait est que toi-même, parce que tu n'avais personne pour te faire connaître les biens supérieurs et que tu ne supportais pas une foi sans raison et naïve, tu t'es livré jadis par amour de Jésus à des doctrines que, plus tard, en te servant de l'intelligence qui t'a été donnée, tu as condamnées et rejetées comme il convenait⁴⁰. »

Les valentiniens offraient aux chercheurs de vérité une explication d'un autre niveau que les réponses stéréotypées des gens d'Église. De telles personnes, disaient-ils, avaient besoin de reconnaître qu'elles étaient du nombre des élus, de nature pneumatique et ainsi qu'elles étaient poussées par l'esprit à rechercher « les choses divines profondes ». Celles ainsi douées ne pouvaient se satisfaire de l'enseignement de Jésus tel que présenté par « ceux de l'extérieur » ni de la doctrine que Paul admettait pour ses administrés, à l'égard de ceux qui étaient encore « charnels » et qui restaient incapables de recevoir le « royaume caché dans son mystère ».

Ce royaume caché, sans doute en lien avec le mythe de Sophia, révélait le secret de leur élection par la grâce et leur enseignait une interprétation plus profonde des Écritures : « Pour se parfaire et se libérer à jamais des ultimes entraves, il lui faut connaître où est la Vérité, il lui faut posséder la gnose. C'est la troisième catégorie d'humains, la plus rare bien sûr : celle des *spirituels* ou *pneumatiques*, autrement dit des gnostiques. Ils accéderont au dernier cercle, au cercle du Pneuma ou de l'Esprit⁴¹. »

François Gohard / Yves Moatty

(à suivre)



⁴⁰ Origène, *Commentaire sur Jean*, V, viii.

⁴¹ Jacques Lacarrière, *Les gnostiques*, Albin Michel, 1994 p. 96-97.

JUNG ET LE GNOTICISME

(suite)



*Nunquam unum facies
nisi prius ex te ipso fiat unum
Tu ne feras jamais l'Un
si l'Un ne se fait d'abord en toi*

Gerard Dorn
*Philosophia meditativa*⁴²

Les dogmes sur lesquels repose la foi chrétienne n'ont aucun sens s'ils sont compris littéralement. Ils reprennent par contre leur signification profonde si l'on retrouve l'esprit qui se cache derrière le symbolisme de l'image. Le mythe exprime sous une forme physique grossière une vérité métaphysique subtile. Il en va ainsi du mythe de la Résurrection : « La résurrection, je ne la connais que comme une représentation archétypique très importante... La résurrection est un mythe... ; elle fait partie de ces caractéristiques du Héros... qui renvoient à la nature extratemporelle, c'est-à-dire transcendantale de l'archétype » ; Le récit de la Résurrection du Christ... ne doit pas être compris littéralement, mais symboliquement...⁴³ ». C'est bien ainsi que les gnostiques comprenaient la résurrection au sens d'éveil ici et maintenant et non de réanimation d'un cadavre dans l'espace-temps. Ainsi le diacre Nicolas aurait été « le premier à affirmer que la résurrection est déjà arrivée⁴⁴ ». Et Valentin rappelle à ses disciples : « Vous êtes immortels dès le principe ⁴⁵... » Les manuscrits de Nag Hammadi - que Jung n'a pu exploiter - expriment encore plus précisément cette vérité : « Fuis les divisions et les liens et tu as déjà la Résurrection... Pourquoi ne te considères-tu pas comme ressuscité⁴⁶ ? »

Les gnostiques de l'antiquité sont les témoins d'une aspiration spirituelle intemporelle dont Jung retrouve la présence chez l'homme moderne : « La gnose est cela, une connaissance qui prend sa source dans l'expérience intérieure » ; « Je me suis intéressé à eux, car les

⁴² Cité par Jung in *Psychologie et Alchimie*, 1952.

⁴³ Lettres du 25/10/1955 ; 13/02/1958 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 515 ; 524.

⁴⁴ Hippolyte, *De la résurrection* I.

⁴⁵ Fragment d'homélie, in Clément d'Alexandrie, Strom. IV, 13, 89, 1-3.

⁴⁶ *Traité de la Résurrection*, NH 1, 4 ; 49.

gnostiques, eux aussi, avaient rencontré, à leur façon, le monde originel de l'inconscient. Ils s'étaient confrontés avec ses images et ses contenus qui, manifestement, étaient contaminés par le monde des instincts. » La gnose est avant tout une prodigieuse découverte des profondeurs de l'âme humaine : « La gnose religieuse m'apparaît comme une entreprise gigantesque de l'esprit humain de puiser des connaissances dans les tréfonds mêmes de l'être » ; « Il s'agit d'une connaissance de nature irrationnelle, qui se distingue de la pensée arbitraire. C'est un événement, une chose qui se révèle de soi-même, une activité de l'esprit qui est le résultat d'une position spirituelle tout à fait spécifique⁴⁷. »

De même que pour la tradition hermétique, Jung voit dans la gnose une expérience transformatrice de réalisation du Soi par un *processus d'individuation* dont le terme implique une véritable *metanoïa* de la psyché initiée par des forces inconscientes, une métamorphose totale de l'être qui, semblable à une chrysalide, renaît à un nouvel état. La crucifixion symbolique est celle de l'âme prisonnière du monde matériel et soumise par les archontes à un supplice comparable à celui de la croix. La voie gnostique est semée d'épreuves et d'embûches, mais il n'est pas d'autre chemin pour accéder au but : « La souffrance, comme le dit Maître Eckhart, est "le coursier le plus rapide qui vous conduit à la perfection"⁴⁸. » Pour les gnostiques, l'épreuve de la mort et de la résurrection est le préalable à l'illumination qui dissipe l'ignorance et la souffrance. On retrouve cette symbolique dans l'*Évangile de Judas*, que Jung ne connaissait pas. Dans cet évangile apocryphe retrouvé dans les années 1970 et traduit seulement en 2006, c'est Jésus qui confie à Judas la mission suprême : « Tu surpasseras tous les autres. Car tu sacrifieras l'homme qui me sert de vêtement⁴⁹. »

***Car ma mère m'a enfanté,
mais ma Mère véritable m'a donné la Vie.
Th 101***

La déification est le but de tous les mystères antiques dont le processus passe par un *regressus ad uterum* (retour dans la matrice) symbolique afin de renaître à nouveau. Mystérieuse déification mais réalisable en ce corps dès cette vie : « Porter Dieu en soi, voilà qui veut beaucoup dire : c'est la garantie du bonheur, de la puissance, même de la toute-puissance puisque ces attributs sont ceux de la divinité. Porter Dieu en soi, c'est semble-t-il, être presque Dieu soi-même en somme. » La

⁴⁷ F. Bonardel, id., p. 23 ; 32 ; 43 ; 98.

⁴⁸ Lettre du 28/06/1956 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 447.

⁴⁹ *Évangile de Judas*, R. Kasser, M. Meyer & G. Wurst, Flammarion, 2006.

gnose est un processus de dépassement de la multiplicité et de retour à l'unité : « La réflexion sur soi ou, ce qui revient au même, l'élan vers l'individuation, rassemble ce qui était dispersé et multiple, et l'élève à la figure originelle de l'Un de l'homme primordial⁵⁰. »

La psychanalyse des profondeurs n'est-elle pas en passe, par la redécouverte de la sagesse antique, de ressusciter la grande aventure du gnosticisme, rejeté et persécuté par l'Église officielle : « Nous sommes effectivement... placés devant quelque chose de très grandiose, que je ne pourrais pour l'instant désigner autrement que du concept gnostique de Sophia, terme alexandrin qui se prête particulièrement bien à la *réincarnation de la sagesse antique dans la psychanalyse* », affirme Jung qui ajoute vouloir « élaborer une psychologie dont le premier soin doit être de rouvrir l'accès à l'expérience spirituelle⁵¹. »

À tel point que l'on a pu - à tort ou à raison - parler de gnose jungienne : « La gnose principale de notre siècle est certainement la psychologie complexe de C. G. Jung. Elle met au premier plan des découvertes et des observations scientifiques dont il est impossible de nier la valeur et la vérité. Mais qu'il y ait, à l'arrière-plan de cette psychologie, des conceptions de type gnostique n'est plus un secret... ainsi est-il manifeste que la gnose appartient bel et bien, de manière irréfutable, à la tradition occidentale⁵². »

Se sentir proche des gnostiques, c'est d'abord pour Jung assumer une rébellion à l'encontre des puissances de ce monde qui privent l'homme de sa plénitude. C'est une quête de l'éveil, de la prise de conscience de sa véritable condition : « Comment sommes-nous retenus en cette demeure ? Comment sommes-nous venus en ce lieu ? De quelle façon en sortirons-nous ? Comment possédons-nous la licence de parler hardiment ? Pourquoi les Puissances nous combattent-elles⁵³ ? » Mais les gnostiques ne rejettent le monde de l'occultation que dans la mesure où, en étouffant leur aspiration à la lumière, il est le principal obstacle à leur quête : « C'est pourquoi je vous ai dit dès le commencement que vous n'étiez pas de ce monde, et moi-aussi, je ne suis pas de ce monde », dit Jésus dans la *Pistis Sophia*⁵⁴. Jung les rejoint sur ce plan : « La nostalgie de la lumière est la nostalgie de la conscience », dit-il à la fin de sa vie⁵⁵. Sortie des ténèbres, éveil à la lumière voilà qui fait tout

⁵⁰ F. Bonardel, id., p. 39 ; 116.

⁵¹ F. Bonardel, id., p. 42 ; 279.

⁵² G. Quispel, *Gnosis als Weltreligion*, Zürich, Origo Verlag, 1951, p. 46.

⁵³ *Lettre de Pierre à Philippe*, in *Écrits gnostiques*, La Pléiade/Gallimard, p. 1337.

⁵⁴ *Pistis Sophia*, trad. E. Amélineau, Milano, Archè, 1975, p. 6.

⁵⁵ F. Bonardel, id., p. 68.

l'intérêt pour Jung de la quête gnostique : « Je te rends témoignage, Étincelle inextinguible, qui es œil du ciel et voix lumineuse⁵⁶. »

*Je les ai trouvés tous ivres ;
je n'ai trouvé parmi eux personne qui eût soif..*

Th 28

Pour Jung, seul compte le Dieu intérieur ancré dans l'âme et force motrice de notre vie, non les dogmes privés de vie véhiculés par les traditions religieuses. Il loue Schopenhauer de ne pas avoir esquivé la question du mal et est parfois proche du pessimisme de ce dernier : « En fait, on ne peut assigner d'autre but à notre existence que celui de nous appendre qu'il vaudrait mieux pour nous de ne pas exister⁵⁷. » Schopenhauer regardait le monde comme un « pénitencier », expression déjà employée par les gnostiques cités par Clément d'Alexandrie. Confronté aux aliénations de l'homme moderne, souffrant de dissociation psychique et de désorientation spirituelle, Jung use à l'instar des gnostiques d'images identiques : « Le monde dans lequel nous vivons est un asile d'aliénés, c'est le sentiment de beaucoup⁵⁸. » Par exemple d'un Hermann Hesse, contemporain et un temps patient de Jung : « ... je considère le monde actuel comme un asile d'aliénés et comme une mauvaise pièce à sensation, et mon écœurement est souvent sans borne, mais j'ai ce sentiment, comme devant un fou ou un ivrogne : combien ils auront honte, si jamais ils reviennent à eux un jour⁵⁹ ! »

Abordant les écrits gnostiques sous l'angle de la psychologie des profondeurs, Jung y reconnaît une expérience intérieure primitive et souligne l'importance des notions ainsi véhiculées : « Elles ne sont pas de simples symptômes d'une certaine évolution historique, mais des formes nouvelles produites par la pensée créatrice, et elles furent en tant que telles de la plus grande importance pour l'évolution de la conscience occidentale. » Jung a l'intuition que loin d'être une hérésie chrétienne comme l'ont longtemps prétendu historiens et théologiens, la gnose est la matrice dont s'est ultérieurement détaché le christianisme : « Le christianisme est issu de la gnose. Mais il est inconvenant de l'admettre et c'est pourquoi les premiers Pères de l'Église préférèrent, en raison d'intérêts politiques, affirmer que le christianisme était tombé tout prêt du ciel et que rien de ce type n'avait jamais existé avant lui » ; « Le christianisme est en réalité issu de l'esprit du gnosticisme, mais il entra en conflit avec lui car les gnostiques menaçaient de dissoudre le

⁵⁶ Paraphrase de *Sem*, in *Écrits gnostiques*, La Pléiade/Gallimard, p. 1101.

⁵⁷ A. Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, Paris, PUF, 1966, p. 1373.

⁵⁸ F. Bonardel, id., p. 71.

⁵⁹ *La foi telle que je l'entends*, La Coopérative, 2017, p. 142.

christianisme avec leurs spéculations philosophiques⁶⁰. » L'invention du christianisme par la création de dogmes comme celui de la Trinité - qui dissimule la Sophia derrière le voile du Saint-Esprit – est une tentative de lutter contre la gnose en retirant Dieu de la sphère de l'expérience : « Manifestement, le but nécessaire était de renforcer l'autorité de l'Église face à la dégradation constante provoquée par la gnose et l'hérésie⁶¹ ».

Intuition confirmée depuis la découverte des manuscrits de Nag Hammadi et admise par les historiens des religions les plus sérieux : « ...la gnose... peut être définie comme une expérience immédiate de la révélation. C'est cette expérience qui a inspiré les mythes gnostiques, qui ne sont qu'une expression de cette émotion profonde⁶² » ; « ...la psychologie jungienne nous fait comprendre que l'imagerie gnostique n'est pas absurde ni un phénomène purement historique, mais est toujours récurrente dans l'histoire⁶³... » ; « Qu'en son essence et sa provenance la gnose ne *soit pas* chrétienne deviendra de plus en plus clair, même si le fait qu'elle soit aussi *préchrétienne* doit encore être reconnu⁶⁴ ».

Évidence bien sûr aujourd'hui pour tous ceux qui, à Metanoïa, se sont imprégnés des paroles authentiques de Jésus transcrites par Judas Thomas : « ...la gnose est bien autre chose qu'un *surgeon* hérétique du christianisme. *Elle est l'arbre indépendant dont finalement le christianisme est le surgeon*⁶⁵ ». La Gnose est victoire de l'intuition sur la raison réductrice, capable de croire n'importe quoi, car la raison relève du mental et non du cœur : « Tous les hommes sont capables d'intelligence, mais peu d'entre eux ont de l'intuition. La gnose opte indéniablement pour l'intuition, contre la pensée rationnelle⁶⁶ ». C'est donc bien le christianisme qui est une hérésie, un *surgeon* dualiste de la gnose non-duelle dont elle s'est abusivement détachée. Les religions officielles ne sont que des constructions artificielles visant à remplacer la quête de connaissance intérieure par une croyance aussi aveugle qu'extérieure : « La croyance au dogme est un pis-aller aussi inévitable qui, tôt ou tard, devra être remplacé par une compréhension, ou une connaissance, adéquate, si nous voulons que notre culture subsiste⁶⁷ ».

⁶⁰ F. Bonardel, id., p. 248 ; 73-74.

⁶¹ Lettre du 08/04/1932 in *Le divin dans l'homme*, id, p. 52.

⁶² G. Quispel, *La conception de l'homme dans la gnose valentinienne*, Gnosis studies, I, p. 37.

⁶³ G. Quispel, *Gnosis and Psychology*, in R. Segal, *The gnostic Jung*, p. 246.

⁶⁴ G. Quispel, *Gnosis als Weltreligion*, p. 5.

⁶⁵ Émile Gillibert, *Évangile selon Thomas, Introduction*, Marsanne, Metanoïa, 1979, p. 14.

⁶⁶ G. Quispel, *Gnosis als Weltreligion*, p. 37.

⁶⁷ F. Bonardel, id., p. 245.

La découverte des manuscrits de Nag Hammadi confirme l'importance accordée par les gnostiques au monde des images, même si celles-ci ne sont qu'un simple reflet de la Réalité : « La vérité n'est pas venue dans le monde nue, mais c'est en types et en images qu'elle est venue. Il ne la recevra pas autrement. Il y a renaissance et image de renaissance. Il faut vraiment naître à nouveau par l'image... Les mystères de la vérité sont manifestés en figures et en images⁶⁸. »

***quand vous ferez...
une image à la place d'une image,
alors vous irez dans le Royaume.***

Th 83

Jung n'a pas eu connaissance de ce dernier texte pas plus que de l'*Évangile selon Thomas* et bien des éléments de sa recherche tendent à montrer qu'il est resté prisonnier du monde des images et d'une conception dualiste du gnosticisme, trop souvent commune aux historiens des religions. Il semble d'autre part ne pas avoir découvert dans la voie gnostique le processus de conjonction des contraires (*coincidentia oppositorum*), puisqu'il est allé chercher celui-ci dans les textes alchimiques dont la symbolique arcanique complexe est loin d'être évidente. Or, si l'on en croit René Guénon, l'Alchimie opérative qui œuvre sur la matière ne mène qu'à la voie royale alors que seule la Gnose mène à la voie sacerdotale. De plus Jung ne distingue pas clairement le Plérôme du Père. De ce fait il voit indifféremment dans le Père et dans le Plérôme qui en est l'émanation l'équivalent gnostique de l'inconscient psychologique. De ce fait, il paraît faire une confusion constante entre l'inconnaissance-méconnaissance (dans l'occultation) et la (docte) ignorance de la Révélation qui est la seule Connaissance⁶⁹.

Évoquant une flamme qui se recroqueville sur elle-même, parlant de la délivrance comme d'un « repos sur une pierre immobile », Jung semble parfois proche de la notion orientale de nirvana, d'une renaissance à soi dans la naissance du Soi. Il écrit dans *Le Livre Rouge* : « L'Homme est une porte par laquelle s'engouffre le cortège des dieux et passent les siècles en devenant et finissant. Il ne le fait pas, ne le crée pas, ne le subit pas, car il est l'Être, l'unique Être, car il est l'instant du monde, l'instant éternel. Qui reconnaît cela cesse d'être flamme pour devenir fumée et cendre. Il dure, et c'en est fini de son impermanence. Il est devenu Celui-qui-Est⁷⁰ ». Voyant dans le Tathâgata ("Celui qui va ainsi",

⁶⁸ *Évangile de Philippe*, in *Écrits gnostiques*, La Pléiade/Gallimard, p. 360, 375.

⁶⁹ F. Bonardel, id., p. 280- 283.

⁷⁰ F. Bonardel, id., p. 234.

"celui qui est dans un tel état") une vérité commune au bouddhisme comme au christianisme (« vous êtes le Soi, qui est plus grand que vous »), il cite un passage du *Yitayatunga* :

*Toute conscience, tout lien d'attachement,
toute individualité – tout cela c'est fini,
coupé à la racine, comme un palmier
sans racines, passé à l'état de non-être,
abolie toute perspective d'avenir.
Libéré de la conscience, des liens de l'attachement
de l'individualité, tel est le Tathâgata⁷¹.*

Jung pense avoir dépassé l'angoisse que les gnostiques disaient éprouver face au ciel nocturne « au travers duquel transparaissaient par endroits, par des lézardes, des failles, des béances, les feux brillants d'un autre monde⁷² ». Pourtant lorsqu'il évoque le processus de la déification qu'il a lui-même vécu, très curieusement celle-ci s'exprime chez lui sous le signe de Mithra, le *Deus Leontocephalus* (le dieu à tête de lion) dont le culte fut le principal concurrent du christianisme. La description qu'il en donne laisse à penser que son expérience, même si elle culmine avec la révélation « Tu es le Christ », est l'aboutissement de rêves et de visions issus du monde intermédiaire des images, puisqu'il s'agit d'un Christ en croix, doté d'une face de lion. Le récit qu'il fait de sa déification relève certes de la psychologie mais non de la métaphysique pure et sans forme :

Les mystères sont entourés d'une crainte mystérieuse, en particulier celui de la déification... Traverser une telle initiation vous donne un sentiment étrange. C'est quand le serpent s'est enroulé autour de moi que s'est situé le moment important, qui a abouti à la déification... La face d'animal en quoi je croyais mon visage s'être transformé était celle du fameux Deus Leontocephalus des mystères de Mithra... Dans ce mystère déifiant, on se transforme soi-même en vase, on devient le vase de la création dans lequel les opposés se sont réconciliés⁷³.

⁷¹ Lettre d'Août 1957 in *Le divin dans l'homme*, id. p. 247.

⁷² Jacques Lacarrière, *Les Gnostiques*, p. 17.

⁷³ F. Bonardel, id., p. 169.



Abraxas, cette étrange divinité, serait ainsi une représentation du Soi : « Les gnostiques ne se lassèrent pas de représenter le monstre Abraxas : la partie inférieure sous la forme d'un serpent, la partie supérieure sous celle d'un lion. Ce qui doit signifier : en bas les ténèbres, en haut la lumière. » À l'issue du processus d'individuation, le Soi serait la totalité psychique accomplie grâce à l'intégration par le conscient des contenus inconscients mis à jour à la suite de la confrontation avec l'ombre, puis de la rencontre avec l'anima pour les hommes, de l'animus pour les femmes. Le Soi symboliserait ainsi une sorte de complétude psychique par l'unité retrouvée du conscient et de l'inconscient, l'expression individuée d'un savoir absolu auquel pourrait ponctuellement accéder la psyché⁷⁴.

***Celui qui se trouve lui-même,
le monde n'est pas digne de lui.*** Th 111



S'il est certain que les symboles du Soi ne sont pas le Soi, Jung ne semble voir dans le Soi qu'un concept, une image psychique : « Le Soi n'est qu'un concept psychologique, une construction qui doit exprimer une entité qui nous demeure inconnaissable, une essence qu'il ne nous est pas donné de saisir parce qu'elle dépasse... nos possibilités de compréhension. On pourrait aussi bien dire du Soi qu'il est "Dieu en nous". C'est de lui que semble jaillir depuis ses premiers débuts toute notre vie psychique, et c'est vers lui que semblent tendre tous les buts suprêmes et derniers d'une vie⁷⁵ ».



Yves
(à suivre)

⁷⁴ F. Bonardel, id. p. 227 ; 291 ; 405.

⁷⁵ F. Bonardel, id. p. 281.

ARTHUR RIMBAUD

L'ALCHIMISTE DU VERBE

« Rimbaud : on y revient toujours » (Gainsbourg) ; « Notre besoin de Rimbaud » (Yves Bonnefoy). Rimbaud : une passion, une énigme, un mystère, un mythe ? Un peu de tout cela à la fois. Comme la poésie d'ailleurs... Lors d'une rencontre avec une amie artiste, nous avons échangé à propos du poème *Voyelles* de Rimbaud et cette dernière a attiré notre attention sur la publication d'un roman tout entier consacré au *Graal de la poésie française* : *Cosme* de Guillaume Meurice, que nous nous sommes empressé de nous procurer.



Cosme est l'histoire d'un fils d'immigrés espagnols, qui découvre par lui-même le sens caché du sulfureux et mystique poème de Rimbaud, *Voyelles*. Nous le suivons dans les différentes étapes de sa vie : son enfance à Biarritz, sa chute dans la petite délinquance des banlieues parisiennes, son apprentissage grâce à l'armée du décryptage des messages secrets, son talent pour les échecs, sa passion de la lecture jusqu'à cette intense quête poétique dans son minuscule appartement parisien : *Une vie entre passions partagées, infinie solitude, vertiges, long dérèglement des sens. Le récit d'un homme libre. Poète. Voyant ?*

*

*A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes :*

Le sonnet de Rimbaud, *Voyelles*, l'un des plus mystérieux qui soit, a donné lieu à de multiples interprétations, tantôt fantaisistes tantôt sérieuses sans oublier qu'« *On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans* ». Certains commentateurs ont pensé que Rimbaud se serait inspiré de quelque abécédaire illustré. Pour Pierre Petitfils, auteur d'une biographie de Rimbaud, ce sonnet serait une illustration de la méthode chromatique d'Ernest Cabaner, musicien bohème qui enseignait son art en associant à chaque note une voyelle et une couleur. Cabaner est d'ailleurs l'auteur d'un *Sonnet des Sept Nombres* dédié à son élève « Rimbaud » :

*Nombres des gammes, points rayonnants de l'anneau
Hiérarchique, - 1 2, 3 4 5, 6 7 -
Sons, voyelles, couleurs vous répondent car c'est
Vous qui les ordonnez pour les fêtes du Beau.*

*La OU cinabre, Si EU orangé, DO, O
Jaune, Ré A vert, Mi E bleu, Fa I violet,
Sol U carmin - Ainsi mystérieux effet
De la nature, vous répond un triple écho,*

*Nombres des gammes ! Et la chair, faible, en des drames
De rires et de pleurs se délecte. - O L'Enfer,
L'Aurore ! La Clarté, La Verdure, L'Éther !*

*La Résignation du deuil, repos des âmes,
Et La Passion, monstre aux étreintes de fer,
Qui nous reprend ! - Tout est par vous, Nombres des gammes !*

D'autres érudits ont opté pour le phénomène neurologique de la synesthésie dite « graphèmes-couleurs », (du grec *syn*, « avec » (union), et *aesthesis*, « sensation ») qui fait percevoir colorées les lettres de l'alphabet. Chaque voyelle aurait ainsi été associée dans l'esprit du poète à une couleur particulière. Frappé par le sonnet de Rimbaud, le musicien russe Scriabine aura plus tard l'idée d'un *clavier à lumière*. On s'est aussi demandé si Rimbaud, qui n'était nullement synesthète, a pu connaître - par l'intermédiaire de Baudelaire - *Les merveilles du ciel et de l'enfer* de Swedenborg et notamment ce passage : « *Le langage des anges célestes sonne beaucoup en voyelles U et O, et le langage des anges spirituels en voyelles E et I* ». On mesure mal en France l'influence considérable qu'a pu avoir sur nombre d'écrivains du XIX^e siècle ce savant, mystique et philosophe suédois (1688-1772), référence majeure de Nerval dans *Aurélia* comme de Balzac qui, dans le roman qu'il considérait comme son chef d'œuvre, surnomme Swedenborg le *Bouddha du Nord* : « *Évidemment, Swedenborg résume toutes les religions, ou plutôt la seule religion de l'Humanité. Si les cultes ont eu des formes infinies, ni leur sens ni leur construction métaphysique n'ont jamais varié.... Sa théocratie est sublime, et sa religion est la seule que puisse admettre un homme supérieur* » (Louis Lambert).

Tout le mysticisme de Swedenborg se fonde sur l'idée des correspondances entre le spirituel et le naturel. Baudelaire note dans ses *Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains. L'art romantique* : « *D'ailleurs, Swedenborg, ... nous avait déjà enseigné que le ciel est un très grand homme ; que tout, forme, mouvement, nombre, couleur, parfum, dans le spirituel comme dans le "naturel", est*

significatif, réciproque, converse, correspondant... Si nous étendons la démonstration..., nous arrivons à cette vérité que tout est hiéroglyphique, et nous savons que les symboles ne sont obscurs que d'une manière relative, c'est-à-dire selon la pureté, la bonne volonté ou la clairvoyance native des âmes... qu'est-ce qu'un poète si ce n'est un traducteur, un déchiffreur... Chez les excellents poètes, il n'y a pas de métaphore, de comparaison ou d'épithète qui ne soit d'une adaptation mathématiquement exacte dans la circonstance actuelle, parce que ces comparaisons, ces métaphores et ces épithètes sont puisées dans l'inépuisable fonds de l'universelle analogie... » Dans une lettre à Alphonse Toussenel du 21 janvier 1856, Baudelaire précise ce jeu des correspondances qui sous-tend toute son œuvre : « Il y a bien longtemps que je dis que le poète est souverainement intelligent, qu'il est l'intelligence par excellence, - et que l'imagination est la plus scientifique des facultés, parce que seule, elle comprend l'analogie universelle, ou ce qu'une religion mystique appelle la correspondance. » Et il ajoute dans ses Notes nouvelles sur Edgar Poe : « L'Imagination n'est pas la fantaisie ; elle n'est pas non plus la sensibilité... L'imagination est une faculté quasi divine qui perçoit tout d'abord, en dehors des méthodes philosophiques, les rapports intimes et secrets des choses, les correspondances et les analogies. »

Le jeu des correspondances est également le fondement du *Corpus Hermeticum* attribué à Hermès Trismégiste que Rimbaud a pu connaître par l'intermédiaire de Baudelaire, dont on a pu dire que toute l'œuvre n'est qu'un commentaire de la Révélation du fondateur mythique de l'hermétisme : « Baudelaire l'a étudiée dans la Révélation d'Hermès Trismégiste, grâce à la complaisance de son ami Louis Ménard... Avec leur ami commun, Leconte de Lisle, ils pratiquaient le panthéisme. Un jour, ils se transportèrent dans la forêt de Meudon. Chacun s'installa dans un arbre pour la nuit : « Ô Panthéisme, tu m'inondes ! » Au matin, ils rentrèrent, transis et grippés... » (Étienne Couvert, *La gnose universelle*, éd. De Chiré, p. 126). Louis Ménard est en effet l'auteur d'une traduction complète de l'œuvre d'Hermès précédée d'une étude sur l'origine des livres hermétiques où il démontre l'influence souterraine indéniable de l'hermétisme au cours des siècles : « Les livres d'Hermès Trismégiste ont joui d'une grande autorité pendant les premiers siècles de l'Église... On le regardait comme une sorte de révélateur inspiré, et ses écrits passaient pour des monuments authentiques de l'ancienne théologie des Égyptiens » (Louis Ménard, *Hermès Trismégiste*, Trédaniel, p. I).

Grand lecteur, Rimbaud a pu connaître l'ouvrage d'Éliphas Lévi *Dogme et rituel de la haute magie* (1861) pour lequel : « La vie rayonnante va donc toujours du noir au rouge en passant par le blanc ; et la vie absorbée redescend du rouge au noir en passant par le même milieu. » Figure majeure de l'occultisme au XIX^e siècle, Éliphas Lévi est l'auteur des *Mystères de la Kabbale*, cette science hébraïque qui voit une correspondance magique entre les choses et les noms qui les désignent et attribue à chaque lettre de l'alphabet une valeur spirituelle en ce

qu'elles sont les intermédiaires entre le monde spirituel et le monde matériel. Tout ce qui vit est une manifestation de la parole de Dieu. Ainsi selon le *Séfer Yetsirah* Dieu a formé le monde « avec les vingt-deux lettres, et en leur donnant une forme et une figure ». Et selon le *Bahir* : « Les voyelles de la Thora sans les consonnes sont comparables à l'âme de la vie dans le corps de l'homme. » Éliphas Lévi en déduit que « la parole crée sa forme », de sorte qu'en donnant un nom à une chose on la transforme réellement « en la substance » signifiée par ce nom.

Signalons que cette intuition n'est pas spécifique à quelques poètes ou philosophes d'Occident, mais qu'elle est au contraire le fondement des sciences sacrées d'Orient. Chaque étape du *Bardo Thödol*, le Livre des morts tibétains, est associée à une voyelle ou à une lettre ainsi qu'à une couleur. En Islam, le son est l'âme (nafs) de la lettre. Les sages de l'Inde ont depuis longtemps étudié les correspondances entre les lettres et les sons musicaux qui sont le reflet du Verbe Divin. Les neuf voyelles, sept principales et deux secondaires, ainsi que les consonnes sont associées aux notes de la gamme, aux planètes, aux couleurs ainsi qu'aux chakras et aux différentes parties du corps humain... : « Une lettre (Varna) est le cosmos tout entier en miniature... C'est en ce sens que l'on dit que l'univers est composé de Lettres. Ce sont les cinquante Lettres de l'alphabet Sanskrit qui sont désignées par la Guirlande de têtes coupées que Kâlî, la Mère toute nue, sombre comme un nuage, porte... Quand le temps de la création arrive, Elle se déroule Elle-même et l'univers entier sous la forme des lettres et des objets qu'elles désignent... Quand Kâlî retire le monde, c'est-à-dire les noms et les formes que les Lettres désignent, la dualité de la conscience qui est création, s'évanouit. Il n'y a ni "Moi" ni "Cela" mais l'unique et parfaite Expérience non-duelle qu'est Kâlî dans Sa propre vraie nature... Autour du cou de Kâlî sont suspendues les Lettres qui composent les syllabes et le Mantra. En Elle, elles se dissolvent dans la combustion ultime des mondes » (Arthur Avalon, *La Doctrine du Mantra, La Guirlande des Lettres*, Éditions Orientales, p. 72 ; 179 ; 180 ; 191).

S'il a pu être influencé par ses lectures, Rimbaud n'a pas approfondi ce type de recherches puisqu'il aurait déclaré à Delahaye : « J'ai cru voir, parfois j'ai cru sentir de cette façon, et je le dis, je le raconte, parce que je trouve cela aussi intéressant qu'autre chose. » Position que confirme Verlaine : « Moi qui ai connu Rimbaud, je sais qu'il se foutait pas mal si A était rouge ou vert. Il le voyait comme ça, mais c'est tout » (Propos rapportés par Pierre Louÿs). Reconnaisant en Baudelaire, « le premier voyant, roi des poètes, un vrai Dieu », Rimbaud plonge spontanément dans les *Correspondances* :

*La Nature est un temple où de vivants piliers
Laisseront parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.*

*Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde **unité**,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les **couleurs** et les **sons** se répondent.*

Comment accéder à la substantifique moelle du Poème ? Interpréter ce qui ne relève d'aucune interprétation, saisir ce qui défie toute exégèse littéraire ? Percvoir le feu qui se cache derrière les images à travers lesquelles le poète tente de nous faire partager son éblouissement ? « *Ainsi Rimbaud ou Baudelaire ne sont pas des ésotéristes, des professionnels du mystère en quelque sorte, comme Dante, mais leur parole est elle-même mystère et révélation. Elle est symbole : elle cache et elle montre, elle adhère aux choses en épluchant leurs images* » (Pierre A. Riffard, *L'ésotérisme*, R. Laffont, 1990, p. 832). Comment trouver le sens de ce qui est le fruit d'un « *long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens* » ?... Sinon en passant sur l'autre rive du réel ? « *La poésie est ce qu'il y a de plus réel, c'est ce qui n'est complètement vrai que dans un autre monde* » (Baudelaire, *Puisque réalisme il y a*). Comment le non-voyant, le malvoyant pourrait-il concevoir ce que voit le Voyant ? Comment prétendre analyser, disséquer une Vision que l'on n'a même pas vue, aperçue, entrevue : « *Il arrive à l'inconnu, et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues !* » (Lettre à Paul Demeny du 15 mai 1871 dite *Lettre du Voyant*).

Qu'est-ce qu'un **Voyant** ? Sinon un Prophète, un mage, un initié de la science divine ? Étranger dans la nuit du monde, le poète aspire à retrouver son essence immortelle :

Il voit l'astre unique ; il voit Dieu !

*Il le regarde, il le contemple ;
Vision que rien n'interrompt !
Il devient tombe, il devient temple ;
Le mystère flambe à son front.*

*Œil serein dans l'ombre ondoyante,
Il a conquis, il a compris,
Il aime ; il est l'âme **voyante**
Parmi nos ténébreux esprits.*

(Victor Hugo, *Magnitudo parvi*, *Les Contemplations* III, XXX)

Si Rimbaud n'a pas inventé le terme Voyant, repris par la Bible et par nombre d'auteurs du XIX^e siècle, il a pu s'inspirer du poème de Leconte de Lisle

“Qaïn” paru dans “Le Parnasse contemporain”, qu’il avait, selon Delahaye, couvert de points d’exclamation admiratifs :

*En la trentième année, au siècle de l’épreuve,
Étant captif parmi les cavaliers d’Assur,
Thogorma, le **voyant**, fils d’Élam, fils de Thur,
Eut ce rêve, couché dans les roseaux du fleuve,
À l’heure où le soleil blanchit l’herbe et le mur....*

*Et l’homme s’éveilla du sommeil prophétique,
Le long du grand Khobar où boit un peuple impur.
Et ceci fut écrit, avec le roseau dur,
Sur une peau d’onagre, en langue khaldaique,
Par le **Voyant**, captif des cavaliers d’Assur.*

Seul le poète peut saisir le poète. Seul le Voyant peut brûler de sa propre Vision : « *La poésie est par essence orageuse, et chaque image doit produire un cataclysme. Il faut que ça brûle ! [...] Dans le genre buisson ardent on n’a guère fait plus réussi que le Sonnet des Voyelles* » (Aragon, *Traité du style*). On ne peut trouver intellectuellement le sens du Poème, on ne peut qu’en saisir l’essence par une brusque et définitive Révélation : « *Il vit Celui que nul n’a vu, l’Âme des âmes* » (Leconte de Lisle, *La vision de Brahma*) ; « *C’est cette minute d’éveil qui m’a donné la vision de la pureté ! – Par l’esprit on va à Dieu !... Déchirante infortune !* » (Rimbaud, *L’Impossible*). Comment parler d’une Parole dont on n’a même pas idée ? Sauf à plonger au fond de l’Inconnu et à suivre dans sa course folle le Bateau ivre :

*Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes
Et les ressacs et les courants : je sais le soir,
L’Aube exaltée ainsi qu’un peuple de colombes,
Et j’ai vu quelquefois ce que l’homme a cru voir !...*

*J’ai vu des archipels sidéraux ! et des îles
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur :
— Est-ce en ces nuits sans fonds que tu dors et t’exiles,
Million d’oiseaux d’or, ô future Vigueur ? —*

Il faut - et c’est ce qu’a bien saisi Guillaume Meurice, pour en revenir à l’auteur de ce merveilleux roman - être Poète, Voyant :

« Ainsi Cosme devient dompteur de chaos. Enchanteur de désordre. Enfant infernal.

Jusqu'à cet instant, suspendu, hors des temps. Intuition soudaine. Invisible. Révélatrice. Face à face au-delà des années avec l'autoproclamé voleur de feu.

Voyelles.

Jaillissement.

Illumination. »

Quelle est donc l'intuition de Cosme ? Tout d'abord que l'ordre des Voyelles **A, E, I, U, O** n'est pas celui de notre alphabet mais celui de l'alphabet grec. Il est donc juste d'en déduire que la première voyelle est un alpha et la dernière un oméga, ce que confirme le dernier alexandrin : « - Ô l'Oméga... » D'où le rappel de cette Révélation, que l'on appelle en grec *Apocalypse* : « *Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin...* » (XXII, 13). Les quatre premières couleurs seraient donc celles des quatre Cavaliers de l'*Apocalypse* de Jean.

A noir :

*A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,
Golfes d'ombre ;...*

*Apocalypse VI, 5 : « Quand il ouvrit le troisième sceau, j'entendis le troisième être vivant qui disait : Viens. Je regardai, et voici, parut un cheval **noir**. Celui qui le montait tenait une balance dans sa main. »*

E blanc :

*E, candeur des vapeurs et des tentes,
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;...*

*Apocalypse VI, 1-2 : « Je regardai, quand l'agneau ouvrit un des sept sceaux, et j'entendis l'un des quatre êtres vivants qui disait comme d'une voix de tonnerre : Viens. Je regardai, et voici, parut un cheval **blanc**. Celui qui le montait avait un arc ; une couronne lui fut donnée, et il partit en vainqueur... »*

I rouge :

*I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;...*

Apocalypse VI, 3-4 : « Quand il ouvrit le second sceau, j'entendis le second être vivant qui disait : Viens. Et il sortit un autre cheval (rouge). Celui qui le montait reçut le pouvoir d'enlever la paix de la terre, afin que les hommes s'égorgeassent les uns les autres ; et une grande épée lui fut donnée. »

U vert :

*U, cycles, vibrations divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;...*

Apocalypse VI, 7-8 : « Quand il ouvrit le quatrième sceau, j'entendis la voix du quatrième être vivant qui disait : Viens. Je regardai, et voici, parut un cheval (vert). Celui qui le montait se nommait la mort, et le séjour des morts l'accompagnait. Le pouvoir leur fut donné sur le quart de la terre, pour faire périr les hommes par l'épée, par la famine, par la mortalité, et par les bêtes sauvages de la terre. »

O bleu :

Reste la dernière voyelle dont la couleur bleue n'apparaît pas dans ce chapitre de l'Apocalypse, mais que l'auteur associe justement à Dieu, d'autant que le suprême Clairon évoque la trompette des anges, les Silences, le Logos, le Verbe et Ses Yeux, ceux de Dieu, que nul ne peut voir sans mourir :

*O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges :
- O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux ! -*

Faut-il voir dans ce tercet une allusion à la *Péristéris* de Leconte de Lisle : « *Le rayon d'or qui nage en ses yeux violets / Et qui m'a traversé d'une flèche divine* » ? Il ne semble pas toutefois que Rimbaud ait pu connaître ces vers qui ne figurent que dans l'édition de 1874 des *Poèmes antiques*. Est-ce l'écho de la « *Rose au cœur violet* » ou d'une quête de la Jérusalem céleste au sens où l'entend Gérard de Nerval ? « *Je crois qu'il me faudrait la ville de l'apocalypse où toute forme est type, où toute matière est précieuse, où toutes les formes sont le plus riche développement de l'art, où tout son est harmonie et expansion, toute couleur parfum, tout goût, où toute intelligence est génie* » (*Carnet de Dolbreuse*, 111).

Toutefois, Rimbaud n'invoque pas le texte de l'Apocalypse dont l'ordre des couleurs (blanc, rouge, noir...) ne correspond pas à celui de *Voyelles*. La Bible de Lemaître de Sacy qui est probablement celle dont disposait Rimbaud donne une traduction différente de certaines couleurs : ainsi « roux » et « pâle » au lieu de

rouge et vert. D'autre part pour le verset VI, 7 les traductions hésitent entre une couleur *pâle, fauve, ou livide*. La traduction la plus exacte pourrait être *verdâtre* ou *glauque* au sens de vert cadavérique. Le verset de l'*Apocalypse* évoque en effet la mort, ce qui contraste avec l'atmosphère de paix et d'harmonie qui se dégage du premier tercet de *Voyelles*. Or ce tercet est précisément celui d'une forme de sagesse *Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux*.

De quelle alchimie s'agit-il ? Sinon de cette quête de l'or intérieur qui est celle de la Kabbale comme de l'hermétisme car la Kabbale est une alchimie qui transmute les perceptions extérieures en perceptions intérieures jusqu'à la vision de la Face lumineuse de Dieu : « *Parmi les secrets de la kabbale, il en est un surtout qui a toujours tourmenté les chercheurs : c'est le secret de la transmutation des métaux et de la conversion de toutes les substances en or. L'Alchimie, en effet, a emprunté tous ses signes à la kabbale, et c'est sur la loi des analogies résultantes de l'harmonie des contraires qu'elle basait ses opérations* » (Éliphas Lévi, *Les Mystères de la Kabbale* VIII, 79). Et c'est bien d'une *alchimie spirituelle* dont il s'agit, comme l'indiquent poètes et mystiques de tout temps :

*Et tu ne comprends pas que ton destin, à toi,
C'est de penser ! c'est d'être un **mage** et d'être un **roi** ;
C'est d'être un **alchimiste** alimentant la flamme
Sous ce sombre alambic que tu nommes ton âme,
Et de faire passer par ce creuset de feu
La nature et le monde, et d'en extraire Dieu !*

(Victor Hugo, *Sagesse, Les Rayons et des Ombres*)

*Alors seulement le plomb se change en or et le hasard s'écroule,
Quand je suis avec Dieu métamorphosé par Dieu en Dieu. (I, 102)
L'amour est la pierre philosophale : elle sépare l'or de la boue,
Elle fait de rien quelque chose, et elle me transmue en Dieu. (I, 244)
Homme, rentre en toi-même. Pour trouver la pierre philosophale,
il n'est pas requis de voyager en pays lointain. (III, 118)*

(Angelus Silesius, *Pèlerin chérubinique*)

*Considère les alchimistes du ciel : écoute ...le son des paroles
qui viennent des fabricants spirituels de la pierre philosophale...*

(Rûmî, *Mathnawî* IV, 3074)

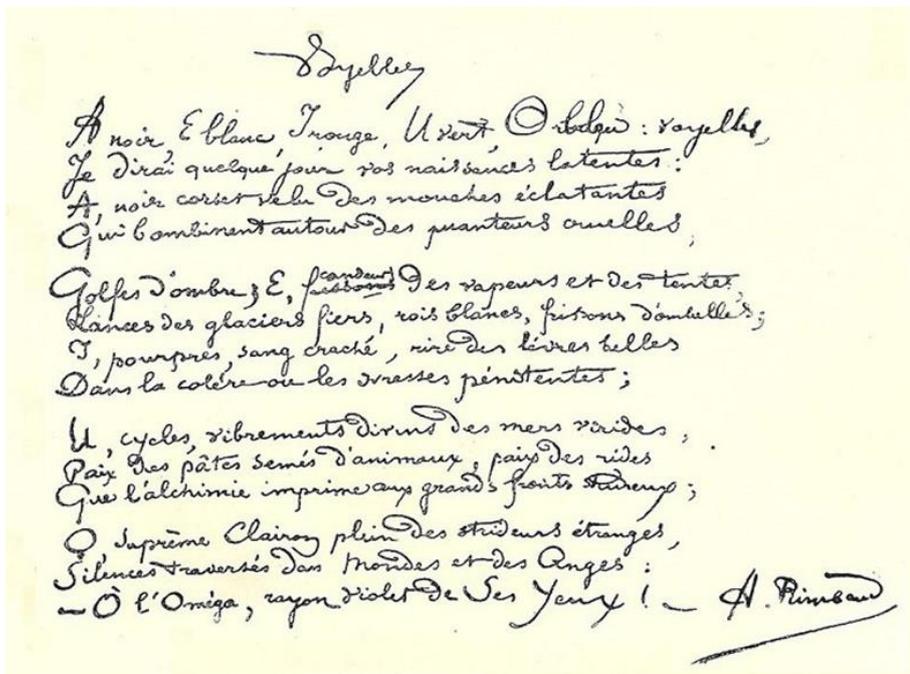
*Aurais-tu vu Celui que je contemple à découvert...
Tu saurais d'évidence comment l'**Œuvre** s'opère...*

(Abd Al-Qâdir, *Poèmes* I, Éd. de l'Œuvre)

Rimbaud n'a probablement pas connu le texte des *Poèmes métaphysiques* de l'émir. Il n'en demeure pas moins qu'il éprouvait une grande admiration pour le héros de l'indépendance algérienne puisqu'il lui a consacré en hommage l'un de ses tout premiers poèmes en vers latins, où il le décrit comme un nouveau Jugurtha se dressant contre le colonialisme... : « *L'Algérie qui se profile à travers Jugurtha est non seulement historique, mythique ou rhétorique, elle est aussi symbolique, dans le sens où elle est le lieu d'une occultation profonde, ce que Rimbaud appellera plus tard "voyance" et "alchimie du verbe", voire mystique, la première "parade sauvage"*⁷⁶ ! » Théodore de Banville, poète voyant selon Rimbaud, se reconnaissait ainsi en l'émir : « *Chez le peuple dont la religion est vivante, la poésie est comprise de tous ; elle n'est plus qu'amusement d'esprit et un jeu d'érudit chez les peuples dont la religion est morte. C'est ainsi que tous les Arabes comprenaient en leurs plus exquis délicatesses les idées d'Abd-el-Kader, tandis que très peu de Français comprennent les idées de Victor Hugo* » (*Petit traité de poésie française*, 8-9). Rimbaud, que Claudel qualifiait de *mystique à l'état sauvage*, a donc pu quelque part recevoir la bénédiction, l'influence spirituelle, la *barakah*, de ce grand maître d'une confrérie initiatique soufie qui, lui, est toujours resté dans le cadre strict d'une orthodoxie religieuse : « *Sache que Dieu propose des symboles par Ses actes comme par Ses paroles... Parmi les symboles qu'Il propose par Ses actes figure la création des lettres de l'alphabet : leur tracé enferme, en effet, des secrets que seul peut saisir celui qui est doué de science et de sagesse* » (Abd el-Kader, *Écrits spirituels* 22).

Yves

(à suivre)



Manuscrit autographe (Musée Rimbaud de Charleville-Mézières)

⁷⁶ Hédi Abdel-Jaouad, *Rimbaud et l'Algérie*, Paris-Méditerranée, 2004, p. 87

JULES MICHELET ET L'INDE

Passé à la postérité pour sa volumineuse *Histoire de France* qui reste une référence, Jules Michelet (1798-1874) est également l'auteur d'une histoire des religions publiée en 1864 sous le titre de *Bible de l'humanité*. Critique envers le judaïsme et le christianisme, il voit dans l'Inde l'origine de la Lumière. Il nous a paru intéressant de publier ici quelques extraits des chapitres qu'il a consacrés à l'Inde et à sa grande épopée, « *un colosse cinq fois plus haut que les pyramides, monument aussi vivant qu'elles sont mortes et muettes, - la gigantesque fleur de l'Inde, le divin Râmâyana.* »



L'année 1863 me restera chère et bénie. C'est la première où j'ai pu lire le grand poème sacré de l'Inde, le divin *Râmâyana*.

« Lorsque ce poème fut chanté, Brahma même en fut ravi. Les dieux, les génies, tous les êtres, des oiseaux jusqu'aux serpents, les hommes et les saints rishis, s'écriaient : « Oh ! le doux poème, qu'on voudrait toujours entendre ! Oh ! le chant délicieux !... Comme il a suivi la nature ! On la voit, cette longue histoire. Elle est vivante sous nos yeux... »

« Heureux qui lit tout ce livre ! heureux qui seulement l'a lu jusqu'à la moitié !... Il donne la sagesse au brahme, la vaillance au chatrya, et la richesse au marchand. Si par hasard un esclave l'entend, il est ennobli. Qui lit le *Râmâyana* est quitte de ses péchés. »

Et ce dernier mot n'est pas vain. Notre péché permanent, la lie, le levain amer qu'apporte et laisse le temps, ce grand fleuve de poésie l'emporte et nous purifie. Quiconque a séché son cœur, qu'il l'abreuve au *Râmâyana*. Quiconque a perdu et pleure, qu'il y puise les doux calmants, les compassions de la nature. Quiconque a trop fait, trop voulu, qu'il boive à cette coupe profonde un long trait de vie, de jeunesse.

On ne peut toujours travailler. Chaque année il faut respirer, reprendre haleine, se refaire aux grandes sources vives, qui gardent l'éternelle fraîcheur. Où la trouver sinon au berceau de notre race, aux sommets sacrés d'où descendent ici l'Indus et le Gange, là les torrents de la Perse, les fleuves du Paradis ? Tout est étroit dans l'Occident. La Grèce est petite : j'étouffe. La Judée est sèche : je hallette. Laissez-moi un peu regarder du côté de la haute Asie, vers le profond Orient. J'ai là mon immense poème, vaste comme la mer des Indes, béni, doré du soleil, livre d'harmonie divine où rien ne fait dissonance. Une aimable paix y règne, et même au milieu des combats une douceur infinie, une fraternité sans borne qui s'étend à tout ce qui vit, un océan (sans fond ni rive) d'amour, de pitié, de clémence. J'ai trouvé ce que je cherchais : la bible de la bonté.

Reçois-moi donc, grand poème !... Que j'y plonge !... C'est la mer de lait...

Un rayon délicieux de la Bonté *pénétrante* (*) dore, illumine le poème...

Ce qui fait du *Râmâyana* une merveille, malgré l'encombrement fâcheux des surcharges infinies, c'est son âme intérieure, équilibrée de deux âmes, sa douce contradiction, le charme du libre esprit entrevu dans le clair-obscur. C'est la Liberté timide adorablement voilée dans la Grâce. Elle se montre, elle se cache. Elle demande pardon d'exister....

.....

(*) C'est le sens du mot *Vichnou*.

Le fond du poème est très simple. Le vieux roi Daçaratha a obtenu du ciel ce fils admirable, accompli, adoré. Il est fatigué. Il va le sacrer, lui céder la couronne. Mais une femme favorite, une belle-mère surprend au vieillard la promesse de lui accorder tout don qu'elle demandera. Elle demande l'exil de Râma et le couronnement de son propre fils. Celui-ci refuse. Râma veut faire honneur à la parole de son père ; il insiste, il s'inflige l'exil. Un jeune frère l'accompagne et sa jeune épouse Sîtâ. Ils partent pour les solitudes. Occasion admirable pour le poète. L'amour, l'amitié au désert ! Un sublime et délicieux ermitage dans ce paradis indien !...

Dans un transport maternel, la mère de Râma, indignée de son exil, dit au roi : « Rappelez-vous, roi puissant, ce tant célèbre distique : « Brahma un jour a prononcé : 'J'ai jeté dans ma balance d'un côté la vérité, de l'autre mille sacrifices, mais la vérité l'emporta'. »

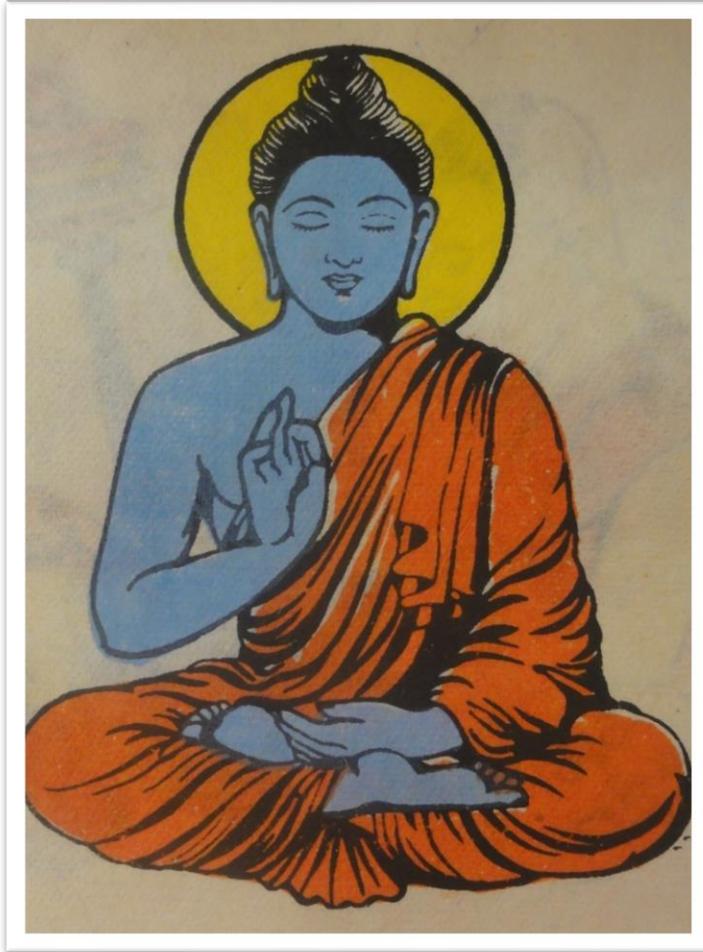
Sîtâ de même entraînée par sa douleur, son désir de suivre Râma, Sîtâ lance cette parole qui renverse par la base l'édifice brahmanique : « Un père, une mère, ou un fils, et dans ce monde et dans l'autre, mange seul le fruit de ses œuvres : un père n'est pas récompensé ni châtié pour son fils ; un fils ne l'est pas pour son père. Chacun d'eux par ses actions, s'engendre le bien et le mal, ... »



*

MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME

LE SOURIRE DU BOUDDHA



Le psychique répugne à la saisie directe. Il a comme une secrète aversion à s'interroger sur sa nature propre. Il veut bien expliquer ; il n'aime pas s'expliquer et n'accepte pas de déclinier son identité.

Le gnostique dit : « Je suis le Soi. » Il le dit après d'autres gnostiques. Cependant, il ne le dit pas parce que d'autres gnostiques l'ont déjà dit mais parce qu'il l'éprouve intuitivement ainsi. Il a tout d'abord été alerté. Des Maîtres lui disaient que ce n'était pas le résultat d'une acquisition mais la révélation de notre réalité unique ici-maintenant. Dire avec des mots cette découverte paraît une gageure. Des expressions sont tentées et il est bon, pour que la pensée ne puisse

tenter de récupérer ce qu'elle ne saurait capter par une saisie globale, d'employer des termes qui, à l'écoute la plus fine, vierges de toute compromission avec la pensée, suscitent l'adhésion sans réticence comme le sourire du Bouddha. C'est toujours la plénitude qui tend à se dire en tant que plénitude dans l'attention pure, dans l'adéquation la plus ténue mais la plus exigeante qui soit entre le silence, le vivre et le dire. On écoute, on éprouve, des mots viennent, on les accueille : « Cela, je le suis » - « Je suis la lumière » - « Je suis vide – lumière – amour » - « Autre que moi n'est pas ». Ce qui a affleuré revient par touches légères et pourtant prégantes. Sans être exclusifs, des mots des expressions semblent vouloir prendre le pas sur d'autres : « Lumière », « je suis lumière », « je ne suis que lumière ». Cependant, j'accueille dans l'ouvert d'autres visiteurs. Mon attention souriante les enhardit. Bien qu'étant à demeure dans la chambre nuptiale, ils ne sont pas connus, mais je me reconnais en eux et grâce à eux ils sont reconnus à

l'instant où ils se produisent car ils disent alors juste ce qu'il convient de dire ; ils disent ce qui me comble : « Je suis le Réel » - « Je suis le Vivant » - « Je suis l'Amour ». Deux mots demandent à se joindre, à se fondre ensemble : Lumière – Amour. Un troisième arrive que les deux autres reconnaissent et agréent aussitôt par un sourire : Félicité. Trois mots réunis, Trinité dans le mouvement, Unicité dans la résorption. Mais c'est toujours la Lumière qui embrasse, repliant lentement ses longs bras, l'Amour et la Félicité.

Le psychique rechigne à dire son identité. Quelque chose n'est pas clair en lui. Produit direct de l'espace-temps, il ne peut prendre appui que sur ce qui le constitue, c'est-à-dire sur des données relatives, d'où sa perplexité, son agacement, sa peur dès que le gnostique l'invite à se présenter. Néanmoins, s'il veut échanger, je suis amené à lui demander de décliner son identité comme je décline la mienne. Quelle autorité représente-t-il pour parler existence, vie, amour, mort ? celui qui est avant de naître peut parler d'entité existentielle, situer l'existence et parler de son caractère transitoire. Pourtant le psychique va disserter sur la permanence et l'impermanence, sur la relation du petit je avec le grand JE comme s'il pouvait y avoir corrélation entre eux.

Le gnostique ne compare pas. Il est attentif aux instants où il peut à loisir s'émerveiller de lui-même. Pour tout dire, il ne vit que pour ce bonheur en favorisant sa venue, en cultivant sa présence par une attention dénuée de toute intention et à l'exclusion de toute ingérence. Rien d'autre ne saurait compter. Plus d'incitation au voyage. Tout est donné et accueilli dans l'instant où le son originel devient verbe avant même que l'ouïe n'en recueille l'écho. Lumière et son conjoint, indivisibles en leur source, commune fascination, unique ivresse hors de laquelle vivre c'est désormais mourir. L'œil écoute, l'ouïe voit. Son et lumière sont infondus. La parole est lumière, la lumière est parole. Ce qu'en moi la parole et l'écoute ne sauraient dissocier, la vue et l'ouïe vont bientôt séparer. L'odorat, le goût, le toucher vont aussi se distinguer, telles les branches d'un tronc et d'une racine unique. Je suis la pulsion à son premier frémissement, là où lumière et son procèdent d'une seule vibration produite d'elle-même, par elle-même, entendue et vue simultanément, accueillie de même. Suprême délectation qui relègue toute sensation au musée des années mortes. Je me tiens sur le seuil où, vivant issu du vivant, je triomphe de la mort et où, lumière originelle, je dissipe les ténèbres. Ce que j'entends est comme ce que je vois. Je connais, je reconnais, je me reconnais. Il n'est désormais d'autre félicité que de veiller sur ce trésor sans prix, non pas à la façon d'un conservateur, mais comme un aventurier, mû par une passion dévorante, brûle tout ce qui n'est pas l'objet exclusif de son amour. Si je ne sacrifie pas tout tout de suite à cette exigence, la vie perd tout son sens.

Émile 11.06.91

*

MALCOLM DE CHAZAL

LE REFUS DE POÉSIE



Je maintiens que l'enfant naît poète. Toute l'éducation consiste à tuer le poète en lui, en le déformant, comme on déforme un pied dès l'enfance par des brodequins (méthode chinoise) ou comme on déforme un crâne par un carcan (méthode cafre).

L'enfant est né poète,

on le fait raisonnant. Doué d'intuition, on efface chez lui l'intuition, en y mettant l'intelligence. Nanti d'imagination (voir le concept de « fées » chez les enfants), on met à la place de l'imagination la logique aride et le bon sens.

D'un poète vivant, on a fait un automate. Car la société demande des automates. Étant machine elle-même, la société requiert des hommes-machines. La société fera des machines, d'abord dans la famille et ensuite à l'école. Et l'adulte sera un robot. On l'appellera le civilisé.

Et tous ceux qui, morts en tant que poètes après la puberté, voudraient retrouver le « ciel de vivre », devront, à tout coup, détruire le civilisé en eux, et ce n'est pas facile. Car tout le système de préjugés, de codes, de superstitions apprises a été martelé dans l'esprit de l'enfant qui, regimbant et cherchant à vivre poétiquement, est traité de méchant, de galeux, de pervers.

Et peu résistent à ce régime de caserne, qu'est la famille d'abord, et qu'est l'école ensuite. On veut uniformiser, et le poète qu'est l'enfant résiste. On le punit alors, et il cède.

Je connais certains qui n'ont pas cédé, même après qu'on les eût pris pour des brebis noires. Et ils sont devenus de grands poètes. Les génies, eux, dépassent la puberté, conservant la totalité de féerie de l'enfance, qu'ils gardent toute leur vie, en l'augmentant.

Et ceux qui tombent, les enfants qui cèdent, deviendront des bourgeois, des rationalistes, le troupeau courant de l'humanité.

A 17 ans encore, Rimbaud vivait avec les fées. Puis il céda, et la société eut raison de lui.

Christ, lui, resta poète quand même. C'est pourquoi il a tant fait. Ce fut l'agneau, il était l'innocence, qui n'est autre que poésie.

* * *

Le père et la mère ayant eu à lutter contre la matière insistent pour que leur enfant prenne des précautions. Et s'il n'y a pas signe d'héritage, on enseignera à l'enfant : *primum vivere*, qui veut dire l'argent avant tout. « *Make money, dit l'Américain, honestly, if you can, but make money.* » Et l'enfant suce ce principe dès son berceau, si bien que, avant qu'il ne soit devenu homme, il a la peur de l'argent, en même temps que le respect. L'argent, pour lui, est alors un dieu. Le mythe sera déjà très grand, lorsque l'enfant aura grandi. Et l'être fait sera prisonnier de l'argent, qui lui donnera le complexe de l'argent, menant à toutes les cruautés. Machine à faire de l'argent sera l'être vivant.

Et l'homme (avant que la femme se mêlât de faire de l'argent) est le bœuf, les enfants la charrette, les roues les domestiques, et le charretier est la femme. Je parle ici dans tous les sens. Que celui qui peut comprendre comprenne.

Et cette machine qui avance (fouette cocher !) est menée à son tour par le Mythe : la pièce de monnaie et la banque, le salaire et le coffre-fort, le chèque et la lettre d'insultes du créancier. Qui ne marche pas comme un automate, somnambule de l'argent, sera châtié !

Et la famille « père et mère » veille à ce que l'enfant soit *money-minded*. La famille « éduque » l'enfant dans ce sens. Et l'école affûtera l'outil, rendra coupant et implacable le complexe d'argent chez l'enfant. L'instruction sera une « arme » dans la vie, pour attaquer et se défendre, et le Job sera l'enjeu. Quoi d'étonnant qu'on se dévore ensuite, puisque dès l'enfance on a été monté à bloc !

À qui en vouloir ? N'est-ce pas à la famille et à l'éducation, qui, en plus de déformer et de détruire le poète chez l'enfant et de l'inoculer du complexe d'argent, force, à grands frais de sermons et pressions, les préjugés, les superstitions, les haines sociales, qui seront les pendants du complexe d'argent, faisant de l'autre l'ennemi en principe et en fait, et de la société une vie de tigres déchirants ?

Telles agissent la famille et l'école : la mise au monde de monstres en série. On ne saurait s'attendre à autre chose d'un monde qui tue la poésie chez l'enfant, en faveur du mythe de société.

Les plus grandes civilisations « vivantes », l'Égypte, l'Inde des Védas, la Grèce de Héraclite, ont su résister au mythe de société. Si bien que, vaincue, Athènes courra encore dans les veines des Romains.

Là où la poésie n'est pas bâillonnée, nous avons Thèbes et Memphis, le Temple de Jérusalem et le Panthéon.

Quand la poésie choit, c'est le gratte-ciel et la ville-enfer, Babel en personne.

* * *

A l'île Maurice, il nous fallut que vînt Bernardin pour que nous eussions encore une édulcoration.

Pendant deux cents ans, on n'a vécu que de sirop.

Car de l'enfance brimée par des méthodes esclavagistes, comment en saurait sortir un titan ?

L'enfant, chez nous, est mort étouffé par les préjugés, les superstitions et la haine d'autrui qu'on lui inculque dès le berceau.

On lui apprend à mépriser, en lui enseignant sa supériorité dès le bas âge. On donne à ce gentil poète des premiers Jours le complexe de supériorité, qui mène fatalement au complexe d'infériorité. Et face à la vie, nous avons tous ces prétentieux qui peuplent notre île et dont l'extravagance du moi a été entendue jusqu'à Paris. Tous ces malheureux sont des êtres détruits dès l'enfance, des déformés façonnés par des parents bourgeois et des instituteurs faiseurs de robots. Qui nous délivrera de cet automatisme ?

* * *

J'ai parlé dernièrement de l'île à Tiroirs, en traitant de Mokko et de Moc-coco. C'était peu dire. Né du matricule, Mokko est la machine d'argent et Moc-coco est la machine d'esprit. Tous deux se complètent et s'épaulent.

Et comme autrefois on faisait la chasse au noir marron, aujourd'hui on fait la chasse aux poètes, cruellement, implacablement.

On ne peut plus parler de fous, depuis *Sens-Plastique*, car l'incohérence s'est révélée lucidité, mais on dit quand même : c'est un être inutile, parce qu'il ne rapporte pas de l'argent. On le conspue dans le silence mortel de l'indifférence. Ne pouvant le mépriser, on l'assomme dans l'inutilité. Ce n'est plus la poulie folle, mais le meuble trop gros ou trop petit pour l'usage des bourgeois. Ça ne sert à rien. C'est idiot.

Et l'indifférence, passant aux sables mouvants « calomnie sourde » tend à dévorer son homme. On le frappera en lui coupant non les vivres (on ne fait plus cela aujourd'hui, on ne peut plus le faire), mais en lui fermant la porte de l'éditeur, par manque d'argent car en refusant d'acheter ses livres, on le prive de l'argent qui roule. Et ce « refus de poésie » sera organisé inconsciemment ; on s'est donné le mot sans s'être concerté ; le robot social travaille comme une machine. Et le poète doit résister à la pieuvre invisible et invincible. Sait-on ce qu'il souffre et comme il agonise ? Qu'est son crime ? Être resté poète après la puberté, état qui lui a conféré le sceau du génie. Pauvre génie ! Vous jalousez un crucifié, amis écrivains, poètes bourgeois !

L'artiste, chez nous, meurt par refus de poésie tout comme l'écrivain. Des sommes fabuleuses au médiocre, rien pour l'être réel.

Exposition, pauvre pays, on achète cinq cents roupies des photographies !

Refus de poésie, ça part de la famille et de l'école, machines à déformer, casernes du cœur et de l'esprit, carcan d'âme.

La société, comme un tout, fustige les poètes, ces monstres inutiles, dira-t-elle.

Et qui parlera de ciel ensuite, soulèvera chez moi les lèvres de l'ironie. De qui se moque-t-on ?

L'île Maurice aura à payer un jour, pour tout ce qu'elle a fait contre sa vraie élite. Elle paiera en ceci que la honte lui montera au visage pour s'être tellement méprise sur ce qui véritablement fait sa gloire.

L'île Maurice paiera, comme on paie pour tous ses reniements.

Et qui vaincra en dernier ? L'Esprit. Ni le glaive ni le feu ne peuvent détruire l'Esprit.

Car l'Esprit, c'est être. Avoir n'est que poussière. Là finissent tous ceux que l'argent a menés à l'oubli.

L'histoire, comme les individus, meurt, dans les cimetières des bibliothèques, livres revenant à la poussière. Seul l'Esprit dure, éternellement.

Avoir, c'est toi, visage mort, expression inerte, cadavre déambulant dans ton sourire de satisfaction !

Être, mais savent-ils ce que c'est qu'être, tous ceux qui, m'écoutent ? Car être, c'est la poésie en soi. Et qui la connaît, la poésie, sauf celui qui la vit ? Et que fut le Christ en dernier, si ce n'est un poète ? Et qui l'écoute ? Et qui le suit ? Christ est devenu un bourgeois dans les esprits. Comme on a façonné l'enfant, on a façonné le Christ. L'homme a l'habitude de créer des dieux comme lui.

Article publié dans *Le Mauricien*, 17 mars 1954



Orchidée, Malcolm de Chazal

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

LA MORT INITIATIQUE

Réflexion de Louis-Marie

Tout dialogue impose une langue commune, le souci d'entendre l'autre et la plus claire formulation possible de son propre chant. La forme écrite a ses avantages de développement, de rigueur, et satisfait le bonheur vital du chant consommé.

Émile insistait pour qu'on ne lui passât rien, son jeu était son plus cher souci, il en blaguait sur l'air de « Parlez-moi d'moi y'a qu'ça qui m'intéresse » ! Il évoque avec passion, triptyque ouvert, ce corps si longuement et si « amoureuxment préparé » par l'épreuve (ce n'est pas chrétien qui ne connaît pas la Mort initiatique, mais pour celle-ci le gnostique est appelé et par elle il est sauvé, en cela nous sommes aimés, « à celui qui frappe on ouvrira »), et le même Émile referme le triptyque sur tout commentaire, caché alors par la lumière. Je dis JE, ou je parle de Moi, poème de l'ange ou cosmologie du prophète, leur « pas de deux » me fait comme une respiration, la montagne aux ordres !

À chacun sa rigueur.

J'étais un dieu caché ... Où en suis-je aujourd'hui avec celui-ci ? Distingue-t-il encore le jour et la nuit ? le dedans et le dehors ? le haut et le bas ? un mouvement et un repos ? Me cherche-t-il encore par-là ? ou bien m'a-t-il trouvé au désert ? Y est-il Mort ? Y sommes - « nous » enfin au Repos ?

Il manque encore de confiance, mais son cœur déborde, et il n'a plus le choix : c'est moi où le chaos d'une existence illusoire si longtemps défiée dans un combat sans merci contre l'ivresse commune, il a mangé ce qui est mort, on en a fait du vivant. Les mots brûlants il doit les dire pour célébrer nos noces et réaliser le Repos. » Je suis fils de la lumière, élu du Père le vivant, je suis le Tout ». J'étais un dieu caché.

Réponse de Michel

Tu as raison de dire que la forme écrite évite les « malentendus » et permet de demander sereinement à l'autre de préciser sa pensée.

Je ne suis pas sûr de ce que tu entends par la « Mort initiatique ».

Pour moi, la mort initiatique, c'est la mort de l'ego, qui fait soudain du disciple un initié. Elle ouvre le troisième panneau du triptyque.

Cette mort de l'ego fait prendre soudain conscience au gnostique qu' « *autre que moi n'est pas* ». C'est effectivement la mort de l'ego qui « sauve » le gnostique. Mais je ne suis pas d'accord avec toi quand tu écris : « en cela nous sommes aimés ». Je dirais plutôt : « alors nous découvrons que nous avons toujours été aimés » mais pas aimés comme le fils est aimé par le père ou par la mère, c'est à dire « aimé par un autre », non, « *aimé par le même* » car le Soi s'est toujours aimé ; et nous faisons la merveilleuse découverte de cet amour du Soi par le Soi, lorsque nous renonçons enfin à l'ego pour revenir au sein du Soi.

Réponse de Louis-Marie

Imparable ! : « *Alors nous découvrons que nous avons toujours été aimés* », « *Je M'aime* » se plaisait à dire Émile ou bien reprenant le soufi « *Je suis l'amour l'amant l'aimée* ». Merci pour cet ajustement qui seul scelle le triptyque. Je dois l'ouvrir sur le multiple pour apprécier mon jeu, j'y joue tous les rôles, tu ne voyais nul mouvement d'amour du Père vers nous, et moi je m'émerveille d'y découvrir l'amour que je porte à celui qui se croit encore autre que moi et que je fais passer de l'ignorance à l'Inconnaissance.

Réponse de Michel

Il est vrai que je continue à « *porter de l'amour à celui qui se croit encore autre que moi* » car je ne désespère pas de lui, je continue à lui donner sa chance afin qu'un jour, « *il rejette son vin et fasse sa métanoïa* », mais ce n'est pas mon amour qui lui permettra de rejeter son vin, c'est l'écoeurement qu'il finira, de lui-même, par éprouver ; tant qu'il n'aura pas fait la preuve par l'absurde de l'inexistence de son ego, il restera un homme obscur, PARTIE DE MOI-MÊME EN VOIE DE SUICIDE, et mon amour pour lui n'y changera rien.

Réponse de Louis-Marie

Je trouve l'apaisement au chapitre 38 du Tao tō King :

« *Le rite est l'écorce de la sincérité et de la fidélité, mais aussi la source du désordre.*

La prescience est la fleur de la Voie mais aussi le seuil de l'ignorance.

Le sage s'appuie sur le solide et non sur la fleur éphémère.

Prisant le fruit et méprisant la fleur.

Il rejette celle-ci, adopte celui-là. »

*

MIETTES DE GNOSE

DIEU EST LE SUPRÊME POÈTE



Le Christ lui-même est descendu et m'a prise.
(p. 30)

La parole de Dieu est la parole secrète. (p. 34)

Je vous souhaite tous les biens possibles, sauf la croix... le Christ a accordé à son ami bien-aimé, et sans doute à tous ceux de sa lignée spirituelle, de venir jusqu'à lui non pas à travers la dégradation, la souillure et la détresse, mais dans une joie, une pureté et une douceur ininterrompues. (p. 36)

L'harmonie, l'unité répandue à travers toutes les choses est la semence du Père. La semence du Père est le lait des enfants. Nous vivons de boire cette unité parmi les choses visibles. Le Père a une épouse qui transforme sa semence en lait pour nous nourrir ; c'est la nature. Shakti. La Vierge-Mère. Cette semence du Père, qui est le Fils, est reçue et bue par nous seulement à travers elle. (p. 41)

La raison suprême pour laquelle le Fils de Dieu a été fait homme, ce n'est pas pour sauver les hommes, c'est pour témoigner pour la vérité... Dieu témoigne devant Dieu qu'il aime Dieu. (p. 42)

L'histoire du Christ est un symbole, une métaphore. Mais on croyait autrefois que les métaphores se produisent comme événements dans le monde. Dieu est le suprême poète. (p. 43)

L'état d'enfance et *la mort du vieil homme*, c'est la même chose... Il faut naître d'en haut par une rencontre du ciel et de la terre. (p. 46)

Le christianisme n'a pas commencé avec le Christ. (p. 60)

Tout bien est issu de Dieu. (p. 69)

Dieu est si essentiellement amour que l'unité, qui en un sens est sa définition même, est un simple effet de l'amour. (p. 72)

Dieu s'est nié en notre faveur pour nous donner la possibilité de nous nier pour Lui. Cette réponse, cet écho, qu'il dépend de nous de refuser, est la seule justification possible à la folie d'amour de l'acte créateur. (p. 75)

La naissance du Christ est déjà un sacrifice. Noël devrait être une fête aussi douloureuse que le Vendredi Saint. (p. 82)

Ceux qui ont été engendrés d'en haut ne sont pas fils adoptifs de Dieu, mais fils véritables. Mais le Fils est unique. C'est donc lui qui entre dans ces âmes.
(p. 83)

Le Christ est engendré dans l'âme. Ce que je nommais je, moi, est détruit, liquéfié ; à la place de cela, il y a un être nouveau, grandi à partir de la semence tombée de Dieu dans l'âme. C'est là être engendré de nouveau... C'est un autre être qui est engendré par Dieu, un autre 'je', qui est à peine 'je', parce que c'est le Fils de Dieu. (p. 85)

Je est caché pour moi (et pour autrui) ; il est du côté de Dieu, il est en Dieu, il est Dieu. Être orgueilleux, c'est oublier qu'on est Dieu... (p. 86)

Aimer une personne impersonnellement, c'est aimer en Dieu. (p. 96)

Dieu et l'humanité sont comme un amant et une amante qui ont fait erreur sur le lieu du rendez-vous. (p. 99)

Le mal étant la racine du mystère, la douleur est la racine de la connaissance. (p. 108)

La douleur est le contraire de la joie ; mais la joie n'est pas le contraire de la douleur. (p. 109)

L'unique critère est la justice. C'est parce que le Christ était juste, non parce qu'il a fait des miracles qu'il faut le reconnaître comme Dieu. (p. 115)

La beauté du monde est la coopération de la Sagesse divine à la création.
(p. 123)

Extraits de : Simone Weil, *Le Christ*, présentation de François Dupuigrenet Desroussilles, Bayard, 2018

PAROLES DE VIE

Aucune arme ne peut blesser le Soi. Le feu ne peut le brûler,
Ni le vent le sécher, ni l'eau le mouiller.

Krishna, *Bhagavad Gîta* II, 24

Qui parsème ton chemin d'épines,
pour lui sème des fleurs !

Kabîr

Tuez-moi donc, mes féaux camarades,
c'est dans mon meurtre qu'est ma Vie !
Ma mort c'est de vivre, et ma Vie, c'est de mourir !

Al Hallaj

Comprendre l'assassin est chose aisée !
Mais contenir la mort,
si doucement contenir toute la mort,
avant même la vie, sans trace de haine,
cela est indicible.

Rilke, *Élégies de Duino* IV

Imbéciles, c'est pour vous que je meurs !

Valentin Feldman, 27 juillet 1942

Le savoir est un pouvoir. Seule la sagesse est liberté.

Will Durant, *The meaning of Philosophy*

La vie est courte, l'âme est vaste :

Avoir, c'est prendre du retard.

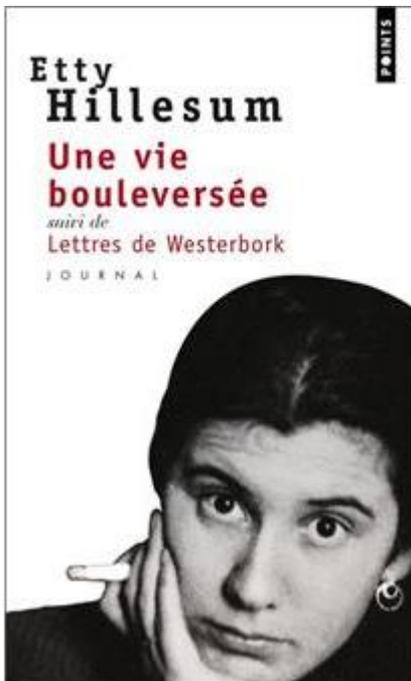
Fernando Pessoa, *Fragments d'un voyage immobile*, 192

L'innocent qui souffre sait la vérité sur son bourreau, le bourreau ne la sait pas. Le mal que l'innocent sent en lui-même est dans son bourreau, mais il n'y est pas sensible. L'innocent ne peut connaître le mal que comme souffrance. Ce qui dans le criminel n'est pas sensible, c'est le crime. Ce qui dans l'innocent n'est pas sensible, c'est l'innocence. C'est l'innocent qui peut sentir l'enfer.

Simone Weil, *La Pesanteur et la Grâce*, Plon, p. 85

*

ETTY HILLESUM **UNE VIE BOULEVERSEE**



Écouter, écouter partout, écouter jusqu'au plus profond des êtres et des choses. Aimer, et quitter ceux que j'aime, accepter ainsi de mourir, mais pour renaître – tout cela et si douloureux mais aussi si plein de vie !

(8 mars 1942)

Pour humilier il faut être deux. Celui qui humilie et celui qu'on veut humilier, mais surtout : celui qui veut bien se laisser humilier. Si ce dernier fait défaut... les humiliations infligées s'évanouissent en fumée... Je trouve la vie belle et je me sens libre. (juin 1942)

En excluant la mort de sa vie, on ne vit pas à plein, et en accueillant la mort au cœur de sa vie, on élargit et on enrichit sa vie. (3 juillet 1942)

La vie est belle et pleine de sens dans son absurdité, pour peu que l'on sache y ménager une place pour tout et la porter tout entière dans son unité. Alors la vie, d'une manière ou d'une autre, forme un ensemble parfait. Dès qu'on refuse ou veut éliminer certains éléments, dès que l'on suit son bon plaisir et son caprice pour admettre tel aspect de la vie et en rejeter tel autre, alors la vie devient en effet absurde. Dès lors que l'ensemble est perdu, tout devient arbitraire. (4 juillet 1942)

Aujourd'hui mon cœur a connu plusieurs morts et il est aussi ressuscité.
(22 juillet 1942)

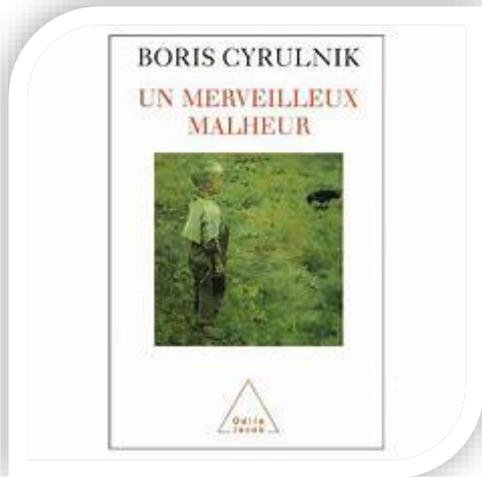
Je suis une de tes élues, mon Dieu... Je te suis reconnaissante, mon Dieu, d'avoir choisi mon cœur, en cette époque, pour lui faire subir tout ce qu'il a subi... Je sens à présent tout le poids que tu m'as donné à porter, mon Dieu. Tant de beauté et tant d'épreuves. Et toujours, dès que je me montrais prête à les affronter, les épreuves se sont changées en beauté... Tant souffrir et tant aimer !

(15 septembre 1942)

Partout où s'étend le ciel, on est chez soi. En tout lieu de cette terre on est chez soi, lorsqu'on porte tout en soi. (20 septembre 1942)

*

BORIS CYRULNIK
UN MERVEILLEUX MALHEUR



Il ne s'agit pas du tout de ce que vous croyez. Mais quand l'épreuve arrive, faut-il nous y soumettre ? Et si nous combattons, quelles armes sont les nôtres ?...

Notre histoire n'est pas un destin.

Ce qui est écrit ne l'est pas pour longtemps. Ce qui est vrai aujourd'hui ne le sera plus demain, car les déterminismes humains sont à courte échéance. Nos souffrances nous contraignent à la métamorphose et nous espérons toujours changer notre manière de vivre. C'est pourquoi une carence précoce crée une vulnérabilité momentanée, que nos rencontres affectives et sociales pourront restaurer ou aggraver.

En ce sens, la résilience constitue un processus naturel où ce que nous sommes à un moment donné doit obligatoirement se tricoter avec ses milieux écologiques, affectifs et verbaux. Qu'un seul milieu défaille et tout s'effondrera. Qu'un seul point d'appui soit offert et la construction reprendra...

Il faut certainement aborder le problème par ses deux faces. Vu de l'extérieur, la fréquence de la résilience prouve qu'on peut s'en sortir. Vu de l'intérieur, on est structuré comme un oxymoron qui révèle la division intérieure de l'homme blessé, la cohabitation du Ciel et de l'Enfer, le bonheur sur le fil du rasoir...

La résilience, c'est plus que résister, c'est aussi apprendre à vivre...

**Extraits de : Boris Cyrulnik, *Un merveilleux malheur*, Odile Jacob, 1999
p. 7 ; 13 ; 14 ; 185.**

*

CONTES

LA ROSE DE BAKAWALI

(par Malou d'après la traduction de Joseph Héliodore Sagesse Vertu Garcin de Tassy, dans *Allégories, récits poétiques et chants populaires*, BNF Gallica)



Rose verte, Jardin de Cendrillon, La Montagne, Réunion

Cette histoire se passe il y a longtemps, très longtemps, dans un pays lointain, très lointain...

Taj-ulmuluk est le fils de Zaïn-ulmuluk, cinquième de la lignée royale. À l'annonce de cet enfant qu'ils n'attendent plus, ses parents, le roi et la reine, connaissent neuf mois de bonheur. Quand il apparaît, sa beauté rayonne, son visage est aussi radieux que le soleil, aussi clair que la lune. Ses quatre frères sont déjà devenus des jeunes gens curieux, vifs et intrépides.

À sa naissance, Zaïn-ulmuluk donne une grande fête en son honneur. Les astrologues conviés tracent les lignes de son destin. Ils le nomment Taj-ulmuluk, ce qui signifie « *La couronne des rois* ». « *Taj-ulmuluk sera un homme hors du commun. Il sera le maître des hommes et des esprits. Tout lui réussira* », affirment les devins. Zaïn-ulmuluk est radieux. « *Mais Sire, la lumière de son regard est telle qu'elle vous rendrait aveugle. Tout comme la lune ne peut voir le soleil sous peine de disparaître, vous ne pouvez le regarder !* »

Zaïn-ulmuluk s'assombrit. « *Ma joie s'arrête donc ici ! Cet enfant brille de l'or de ma couronne posée sur ma tête. Comme elle là-haut perchée, mes yeux ne peuvent le voir ! qu'il accomplisse ses exploits loin de moi, je m'y résigne !* »

À sa femme, il recommande de prendre grand soin de leur enfant. Il compose une escorte de gens de confiance et valeureux. Taj-ulmuluk et sa mère sont conduits à l'écart dans un autre palais.

L'enfant grandit, s'instruit, s'initie aux arts, à la science, à la chasse... Mais nul n'échappe à son destin ! Ce qui doit arriver, arrive !

Un jour, Zaïn-ulmuluk est à la chasse. Il poursuit une biche dans la grande forêt. De son côté Taj-ulmuluk chasse lui aussi. La forêt est immense et pourtant le père rencontre le fils. Un éclair l'éblouit. Taj-ulmuluk, tout occupé à sa poursuite, n'a pas vu l'homme, destabilisé, tomber de son cheval. Zaïn-ulmuluk est porté au palais. Il a perdu la vue ! « *Cette lumière insupportable, c'était votre fils, sire.* »

Il est en colère : « *Puisque je ne peux connaître mon fils, je le bannis de mes terres.* » Il fait revenir sa femme et son escorte. Mais Taj-ulmuluk est condamné à l'errance.

Les médecins, de tous les horizons, viennent avec leurs remèdes, des potions, des herbes, des incantations, en vain. Tous finissent par se mettre d'accord et annoncent au roi : « *Sire, seule la rose de Bakawali pourra vous guérir ! N'est-ce pas elle, seule, qui peut rendre la vue à un aveugle-né ?* »

Zaïn-ulmuluk fait battre tambour à travers le pays. Une forte récompense sera donnée à celui qui rapportera la rose. Les quatre fils sont prêts à tenter la quête. Il refuse : « *J'ai déjà perdu un fils et je devrais vous perdre vous aussi* ». Mais personne ne se présente au palais, alors, sous bonne escorte, il les laisse partir.

* * *

L'équipage se met en route, traverse l'immense forêt. Taj-ulmuluk, dans son errance, les voit passer. Il s'approche d'un cavalier, s'enquiert de qui ils sont, où ils vont ? Il apprend qu'il s'agit de l'escorte de ses frères, le roi, leur père a perdu la vue lors d'un accident de chasse, ils sont à la recherche de la rose de Bakawali, la rose merveilleuse qui rend la vue. Alors, il conduit son cheval à hauteur du chef de la troupe, il se présente comme un pauvre hère sans ressource et demande à entrer dans l'escorte. Il se dit honoré de servir le roi et les princes. Sa beauté, son charme opèrent, Taj-ulmuluk se fait accepter.

L'équipage parvient aux portes d'une ville. Les frères choisissent d'y faire une halte. Les tentes sont tendues au pied des murailles. Les hommes s'affairent. Les quatre frères partent découvrir la ville. Un somptueux palais leur apparaît au détour d'une rue. Qui donc peut s'offrir un tel bijou ? Les jeunes hommes questionnent. On leur répond que c'est la demeure de Lakkha. Une fameuse courtisane, elle excelle en affaires. Elle est si belle et si gracieuse que tous les cœurs fondent devant elle. Rien ni personne ne lui résiste.

Les quatre frères sont de ceux-là. Le désir de la connaître monte en eux. D'un commun accord, ils frappent à la porte de la beauté cachée dans le bel écrin. Ils sont bien accueillis. Lakkha se montre parée de précieux bijoux dans ses vêtements vaporeux et colorés. Ils sont confortablement installés sur des coussins douillets. Des mets délicats circulent et des vins fins. Des musiciens et des danseuses ravissent leurs yeux et leurs oreilles. Lakkha observe ces proies faciles venues se jeter dans ses filets.

Au milieu de la nuit, les quatre frères sont repus, ivres et joyeux. Elle leur propose de jouer au jeu de tric trac. Si nous jouions les dames aux dés ? Lakkha pose la lampe sur un chat près du tablier. La mise est donnée, mille roupies la partie. Elle gagne. Une partie en entraîne une autre, une défaite veut se transformer en victoire. Les parties s'enchaînent. Lakkha gagne. L'aube s'annonce, les quatre frères ne s'avouent pas vaincus. Nous reviendrons demain et nous prendrons notre revanche.

Qu'à cela ne tienne ! Lakkha vous tient bien serrés dans les mailles de son filet. Allez et revenez !

La nuit suivante, Lakkha met la barre à la hauteur des quatre frères. Elle annonce un million de roupies chaque partie. Elle gagne. Qu'importe, les frères vont jusqu'au bout, jusqu'à tout perdre, leur argent, leurs biens, leurs vêtements. Nus, totalement nus, sont les frères de Taj-ulmuluk tombés dans les filets de la courtisane. Les frères proposent le tout pour le tout. « *Faisons une dernière partie, si nous gagnons nous récupérerons toutes nos pertes, si nous perdons nous serons tes esclaves.* » Au lever du soleil, Lakkha a gagné. Elle les enferme en compagnie des hommes qui ont succombé à sa beauté.

* * *

Taj-ulmuluk veut sauver ses frères. Au jeu du chat et de la souris qui va l'emporter ? Il faut savoir ruser. Il se rend, seul, le soir suivant jusqu'à la demeure de Lakkha. Il s'en approche quand une vieille femme, sort. Il la suit. Dans un recoin, il ôte ses vêtements, puis tout dépenaillé, il fait en sorte de se trouver sur son chemin. Assis à terre, il rampe aux pieds de la vieille et l'implore. Je suis un pauvre misérable sans rien ni personne, me prendrais-tu en amitié ? La vieille, devant Taj-ulmuluk qui sous son aspect n'a rien perdu de sa beauté rayonnante, accepte. Chaque soir, Taj-ulmuluk se rend chez elle. Le jour, il entre au service d'un émir. Rusé, Taj-ulmuluk ! Pendant quelques mois, il gagne l'argent nécessaire pour affronter Lakkha. Chaque soir, il devient le confident de la vieille. Il apprend à jouer au tric trac jusqu'à en connaître toutes les finesses. Un soir, il questionne la vieille. Elle lui parle désormais en toute confiance. Elle lui révèle comment Lakkha, par la ruse, gagne toujours au jeu de tric trac et soumet les hommes faibles.

L'heure est venue pour Taj-ulmuluk de se confronter à la belle courtisane. Les dés de son destin sont jetés.

Il frappe un soir à sa porte. Il est accueilli et introduit auprès de Lakkha. Il refuse les distractions qu'elle lui propose. On dit que vous jouez volontiers au jeu de tric trac. Accepteriez-vous de faire une ou deux parties avec moi ? D'ordinaire c'est Lakkha qui mène la danse. Ce soir, le jeune homme prend les rênes, elle se sent dépossédée mais elle accepte.

Lakkha pose la lampe sur un chat près du tablier, met en jeu cent mille roupies. La partie commence. Taj-ulmuluk joue et observe. Le jeté de Lakkha n'est pas gagnant, il voit la lampe bouger, l'ombre se déplacer. La souris tapie à l'ombre de la lampe court sur le tablier, tourne les dés et revient près du chat.

Lakkha les avait parfaitement dressés. Taj-ulmuluk lui laisse gagner la première partie. La deuxième partie est engagée. Au premier jet perdant de Lakkha, Taj-ulmuluk tape des doigts sur le tablier. De sa manche sort une belette, bien dressée, elle aussi. La souris effrayée bouscule le chat qui saute de la table, la lampe tombe sur le tablier. « *J'ai mis au jour votre tricherie, femme, avec moi, ça ne marche pas !* ». Taj-ulmuluk prend le risque : « *Continuons de jouer sans ces artifices ! Je monte la mise à un million de roupies.* ». Au bout de la nuit, Taj-ulmuluk est gagnant et il exige de revenir le lendemain.

La deuxième nuit, Taj-ulmuluk prend plus de risques encore, il pose la mise à cent millions de roupies. Au bout de la deuxième nuit, il a gagné toute la fortune de Lakkha, tous ses biens. Dépossédée, elle est désormais soumise corps et biens à Taj-ulmuluk. Celui-ci lui propose une dernière partie, si elle gagne elle recevra cent mille roupies, si elle perd elle devra libérer les princes qu'elle a enfermés en trichant. Il gagne ! Au jeu de dés, sans artifices, il a confondu la courtisane.

(à suivre)



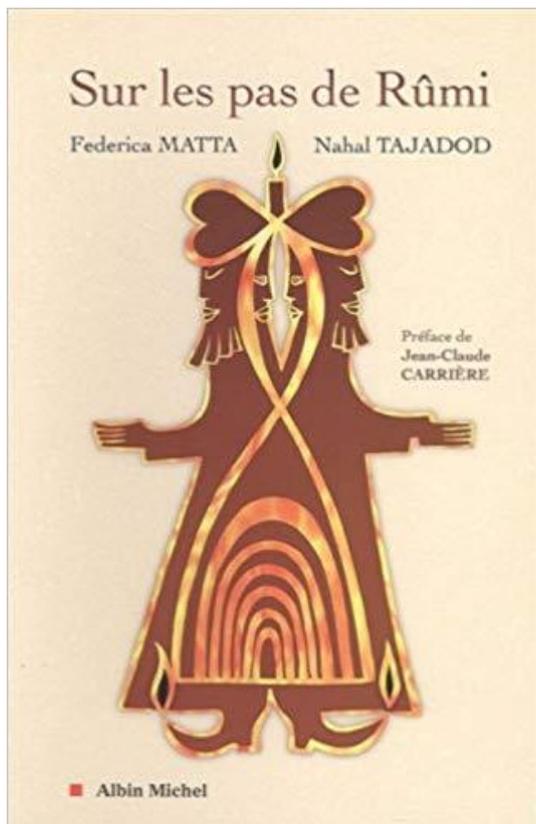
Rose de porcelaine, Jardin Gonthier, Rivière Saint-Louis, Réunion

*

TON ENNEMI C'EST TON REMÈDE

L'an 609 de l'hégire
Dans la mosquée de Nichapour





J'ai passé un hiver entier dans ma mosquée de Nichapour, sans voyager, sans désir d'enrichir ma bibliothèque, sans essayer d'appivoiser le désert, l'isolement, sans envie de connaître les extravagances, les paroles folles.

Cependant, dans la mosquée de Nichapour, celle où je priais depuis mon enfance, j'ai croisé un prédicateur hors du commun. J'ai essayé de retenir ses mots.

C'était un homme de taille moyenne, imberbe et légèrement potelé. Son turban se déplaçait constamment sur sa tête, glissait sur son front, retombait en arrière, ce qui l'obligeait à l'ajuster en permanence.

J'assistais à tous ses prêches. Il commençait toujours à prier pour les voleurs, ceux qu'on appelle *râhzan*, les coupeurs de route. D'une main il ajustait son turban rebelle et de l'autre il montrait le ciel en criant :

- Ô Dieu, dispense ta miséricorde sur ceux qui sont mauvais, ceux qui pèchent, ceux qui corrompent, ceux qui ridiculisent les hommes de bien, ceux qui ne croient pas en notre religion.

Un jour, pourtant, un fidèle interrompit le prêché de l'imberbe imam en ces termes :

- Tu ne pries que pour les méchants. C'est inadmissible !

L'imam, ajustant d'une main son turban qui recouvrait à ce moment-là presque tout son front, répondit :

- Je prie pour eux parce qu'ils m'ont fait du bien.

L'homme demanda avec un sursaut de rage dans la voix :

- Non seulement tu ne pries pas pour les purs, mais tu oses affirmer en pleine chaire que les souillés t'ont fait du bien ?

L'imam répondit :

- Oui, mon ami. Ces hommes que tu appelles souillés, ces méchants, ces injustes, ces violents, me dirigèrent du mal vers le bien. Chaque fois que je tournais mon visage vers ici-bas, ils m'infligèrent un

coup, une blessure. Mon bon ami, ce sont justement ces coups et ces blessures qui me firent prendre refuge dans l'au-delà. Mon bon ami, ce sont justement les loups qui m'indiquèrent le bon chemin. C'est pour cela que je prie pour eux.

Il réajusta son turban et continua :

- Les hommes se plaignent des centaines de fois devant Dieu de leur souffrance, de leur blessure, de leur douleur. Mais ils ne savent pas que c'est la souffrance et la douleur qui les rendent bons et justes. Ils ne savent pas davantage que c'est la grâce et la faveur qui les éloignèrent du Créateur, qui les exclurent de son entourage.

Il regarda l'homme qui l'avait blâmé et dit :

- En réalité, chacun de tes ennemis est ton remède, ton élixir, ton bienfaiteur, ton vrai ami. Car tu t'enfuis de lui et tu implorés Dieu. En revanche, tes amis sont tes ennemis. Car, en t'occupant, ils t'éloignent de la présence divine. Regarde le hérisson qui grossit et embellit sous les coups de bâton qu'il reçoit. Regarde les prophètes qui agrémentent leur esprit des souffrances et des défaites. Regarde le cuir qui devient doux comme une plume quand le tanneur le frotte et le traite avec des produits amers et acides. Regarde l'homme qui se purifie, s'adoucit et prospère, au contact de l'amer et de l'acide.

L'interlocuteur de l'imam reprit la parole pour demander :

- Que faire si on est incapable de s'administrer ce genre de traitement ?

L'imam, une main sur le turban, répondit :

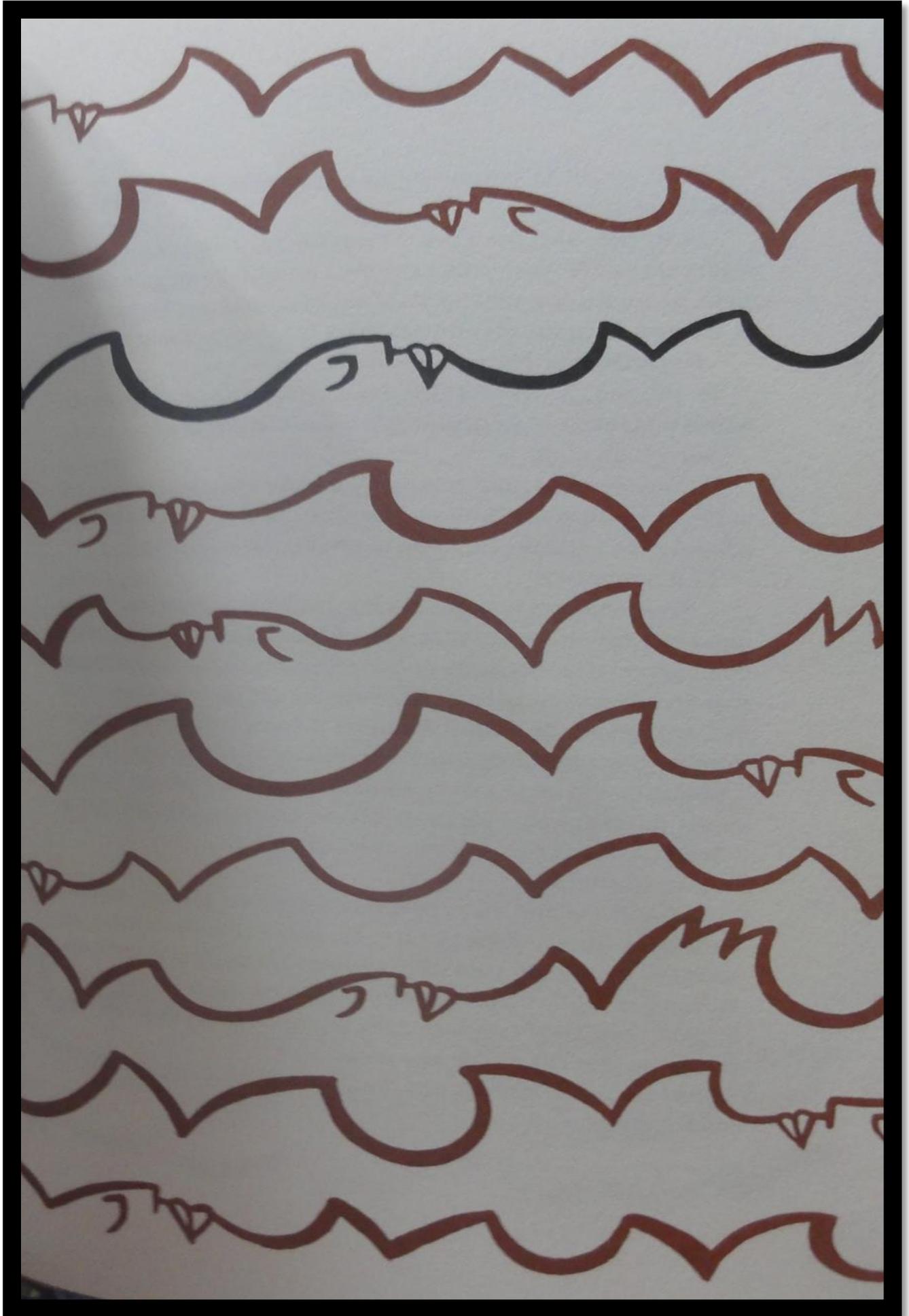
- Dans ce cas, accepte la souffrance que Dieu t'envoie. Car le fléau envoyé par l'ami est une purification. Au contact de la pureté, le fléau devient du sucre. Au contact de la guérison, le remède devient agréable.

Puis il se tut, tout occupé à maintenir son turban qui s'était entièrement défait. Apparemment satisfait, son interlocuteur quitta la salle de prédication. L'imam, tout en enroulant son turban, dit encore :

- Sois comme ce joueur d'échecs qui, alors qu'on lui annonce : « Mat ! », voit sa victoire.

**Extrait de *Sur les pas de Rûmi*, Albin Michel, 2006
avec l'aimable autorisation des autrices
Federica Matta et Nahal Tajadod**

*



COURRIER DES LECTEURS

Le 16 décembre 2018

Cher Yves Moatty,

Je vous remercie d'avoir accordé une place si large à mon livre *Connais-sance du matin* et à mon explication concernant l'illustration par l'ange de Mozac. Il apparaîtra clairement pourquoi j'insiste beaucoup sur la création, liant cette question à celle de l'identité. Nos amis comprendront-ils ? Pour moi, l'*Évangile de Thomas* est la référence absolue. Mais il ne faut pas se tromper sur l'interprétation du 22 (*une image à la place d'une image*), du 50 (*un mouvement et un repos*) et par conséquent du 83 ! Et bien évidemment il ne s'agit pas d'une querelle de théologiens !!! C'est de la réalisation qu'il s'agit, *stricto sensu* !

Raymond OILLET

*

Le 18 décembre 2018

Bonsoir, Yves,

Comme promis, voici le compte rendu de notre rencontre Métanoïa, des 14, 15 et 16 décembre à Pontigny.

Cette rencontre, qui s'est traduite par cinq réunions en deux jours et demi, a eu lieu dans les meilleures conditions qui soient, comme les fois précédentes, grâce à la qualité d'accueil de Marie-France qui, d'année en année, ne se dément pas ! Qu'elle en soit chaleureusement remerciée.

Tout comme ont été chaleureux nos échanges ; chaleureux et riches. Cette richesse étant à l'image de celle que les participants n'ont pas omis de relever dans les cahiers 164 et 165, faite de diversité et de profondeur dans la proposition des articles qui les composent. Que toi, Yves, à ton tour, en sois remercié, qui en as été le maître d'œuvre !

Nous avons commencé par la lecture des logia 66 et 67 puis par celle des commentaires qu'ils ont inspirés - dont, bien sûr, ceux d'Émile, toujours concis et pénétrants - et avons longuement partagé à leur sujet.

Nous avons, le jour suivant, poursuivi avec grand intérêt autour de la bibliographie que tu as consacrée à l'ouvrage intitulé "*Le Silence qui guérit*" de Yolande Duran-Serrano, découverte par Jean-Paul, et des extraits que tu en as choisis.

Une nouvelle réunion nous a permis de nous pencher sur le texte que j'avais fait paraître dans un précédent cahier - et que tu as repris dans le dernier - sur l'être et le non-être, à l'appui du journal de Poonja publié en 2003 sous le titre "*Ni nom, ni formes*".

Dans la poursuite des échanges, nous avons mis à profit la présence parmi nous de Maya, psychanalyste jungienne - amie de Marie-France que celle-ci (fort à propos !) avait invitée à se joindre à nous - fort à propos compte tenu de l'évocation, dans les deux derniers cahiers, de Jung et du gnosticisme. Maya nous a grandement éclairés sur la question.

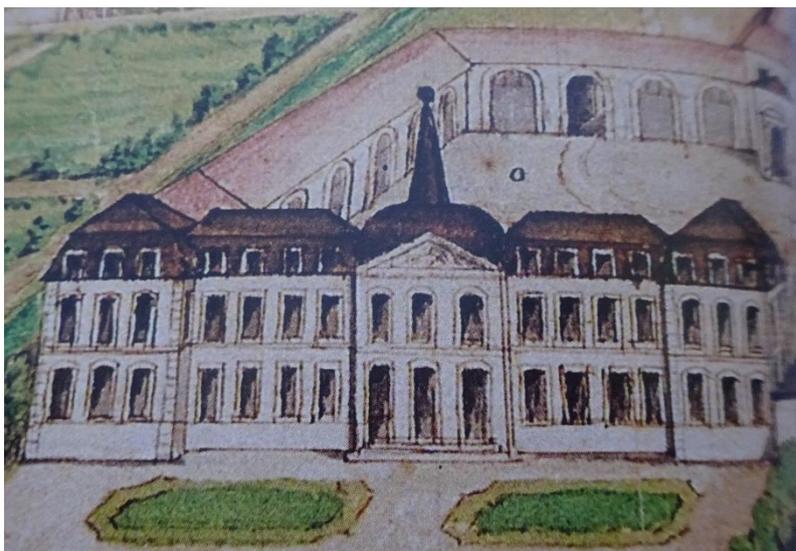
Enfin, plusieurs lectures ont été faite de poèmes - dont celui, par l'auteur lui-même - de Louis-Marie !

Comme chaque fois, chacun des participants : Marie-France, Christine, Maya, Claude, Jean-Paul, Marc, Louis-Marie et l'auteur de ces lignes a posé sa pierre personnelle - la pierre d'angle ! - au bel édifice qu'a permis de construire cette rencontre.

Bien amicalement.

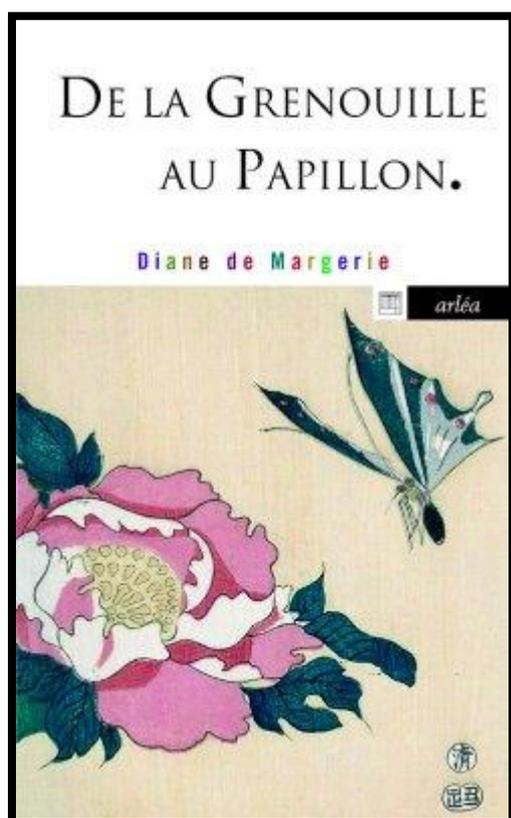
Jacques

Abbaye de Pontigny 1796



BIBLIOGRAPHIE

DIANE DE MARGERIE *DE LA GRENOUILLE AU PAPILLON* ARLÉA 2016



Rien n'est trop humble. Rien n'est trop vide. Il faut de l'espace à l'homme comme à l'animal et à la plante. C'est dans cet espace que l'envol et la méditation peuvent prendre naissance.

Par cette méditation merveilleuse sur les animaux dans l'art japonais tout émaillée de haïkus, Diane de Margerie écrit la vie dans son mouvement : la grenouille qui plonge apeurée, la luciole qui traverse la nuit, la vie délicate et fragile du papillon ou le chant des oiseaux liés au passage des saisons. Tous incarnent le sentiment de l'éphémère et de l'insaisissable, de ce qui aurait pu durer mais qui déjà n'est plus.

Et pourtant, et pourtant...

*

Les tribulations et les désirs humains sont magnifiquement transposés par les peintres animaliers japonais comme par les écrivains qui ont su incarner dans le monde animal les différentes facettes de notre condition...

Déjà, en Occident, avec un sens des nuances très oriental, Jean-Henri Fabre et Lafcadio Hearn – Japonais d'adoption – nous avaient familiarisés avec ce transfert entre deux règnes. Mais nul mieux que les romanciers, les poètes et les peintres du Japon n'a su capter chez les bêtes la fugacité de leurs existences, la précarité de leur condition prisonnière des humains et des éléments, la beauté de leurs couleurs et la bouleversante déchirure de leurs cris.

L'étonnante unicité de cet univers abolit toute hiérarchie sur une terre où se rejoignent les éléments et les bêtes...

Les éléments essentiels à la littérature et à la peinture japonaises sont le sentiment de l'impermanence des choses – l'*aware* – qui correspond à peu près à ce que nous appelons *mélancolie* ; le *yugen*, ce sentiment ineffable de l'insaisissable, du subtil, du voilé, que nous pourrions nommer la *nostalgie*, si sensible dans le théâtre *Nô* du Moyen-Âge ...

Et puis encore : le *sabi*, l'amour du vétuste, du désolé, du rouillé, qui donne un plaisir sensuel, terrestre, tangible mais fugace... (p. 11-16)

Pour comprendre le haïku, il faut – nous dit... Yves Bonnefoy – se mettre dans un « état de silence qui va se faire une source » ...

Cette forme de poésie est faite pour saisir au bond le passage de ce qui est tout juste du passé, tel le « ploc dans l'eau » d'une grenouille ou l'apparition, presque dissoute dans son cri du héron... (p. 24 ; 26)

Pourquoi les Japonais se sont-ils tellement penchés sur la botanique et les bestiaires, influençant fortement l'impressionnisme, les grands peintres du XIX^e siècle et aussi l'art nouveau ? Sans doute à cause de leur conception d'un monde impermanent – « flottant », comme on le nommait au XVII^e siècle - qui s'exprime de façon subtile dans le passage des saisons et les métamorphoses des insectes ; dans la vie de la fleur et de la bête tellement plus courte que la nôtre. (p. 47)

Le monde du cosmos devient celui des vivants où hommes et animaux se retrouvent face à face, affrontant les mêmes combats en un destin semblable. Rien ne sépare le dieu et l'être vivant, le profane du sacré. Tout mérite une attention poussée à l'extrême, proche de l'illumination. Comme l'écrivait Van Gogh à son frère, Théo : « Si l'on étudie l'art japonais, alors on voit un homme incontestablement sage et philosophe et intelligent qui passe son temps à quoi ? Il étudie un seul brin d'herbe. Mais ce brin d'herbe le pousse à dessiner toutes les plantes, ensuite les saisons, les grands aspects des paysages, enfin les animaux, puis la figure humaine. Il passe ainsi sa vie et la vie est trop courte à faire le tout. Voyons, cela n'est-ce pas presque une vraie religion... ? » (p. 65)

Si cet univers est sans frontières, il est également hors d'un temps historique. La création subite, circonscrite dans le temps, n'existe pas. Il n'y a pas de début, ni de fin. Les temps coexistent... Tout est là depuis toujours, pour toujours. À cette circularité participe la circulation continue entre le règne humain et le règne animal avec sa propension aux métamorphoses, où chacun peut devenir *autre* ; où chacun a été, deviendra, *autre*... (p. 67)

Les lois strictes du temps et de l'apparence charnelle, de l'appartenance soit à la vie soit à la mort, sont abolies au cours de ces transformations... C'est un univers inquiétant et rassurant à la fois puisque aucune enveloppe visible n'est définitive. Et tout est possible d'autant plus que chaque être vivant peut devenir Bouddha. Lafcadio Hearn, qui aime à citer les proverbes bouddhiques, cite celui-ci : « Même un ver long d'un centimètre a une âme d'un centimètre de long. »

(p. 72-73)

Cette empathie pour les autres règnes, l'importance accordée à l'inanimé évoquent... Marcel Proust, pas seulement à cause des objets asiatiques ou des fleurs en papier japonais qui se transforment dans *La Recherche*. Mais le haïku, par exemple, à travers son pouvoir de suggestion et sa brièveté fulgurante, rejoint les fondamentales visions du narrateur. Ses « illuminations » sont dues aux aubépines, aux marches inégales d'un escalier, à la trilogie des arbres d'un village, à une madeleine... (p. 74)



Shibata Zeshin,

Herbes d'automne au clair de lune

Zéno BIANU & Patrick CARRÉ
POÉSIE CHINOISE DE L'ÉVEIL
Albin Michel, Spiritualités vivantes, 2017

**POÉSIE CHINOISE
DE L'ÉVEIL**

PATRICK CARRÉ
ZÉNO BIANU



INÉDIT
Spiritualités vivantes

Albin Michel

Zéno Bianu, auteur d'une riche œuvre poétique et théâtrale, et Patrick Carré, traducteur orientaliste de renom, nous ont offert il y a trente ans une superbe anthologie, *La Montagne vide*. Avec cette nouvelle collaboration, ils nous emmènent à la découverte des plus grands poètes chinois : un parcours onirique à travers près d'un millénaire, qui constitue une authentique initiation à la vision taoïste du monde et à son potentiel révolutionnaire.

*

À la fois sereine et exaltée, la poésie des grands classiques chinois nous traverse d'un souffle vertigineux. On la découvre une fois : on ne s'en remet pas. Il y a en elle une exigence d'impossible, une façon de nous dérouter pour nous ramener infailliblement au juste chemin : la poésie comme flux vital, entrée en collision, découverte du cœur inconnu.

Flux vital : dragon dans l'âme, le poète chinois écrit en écho aux lignes de force qui longent les montagnes, les fleuves, le regard, et qui forment l'échine, sinon le ventre, de dragons presque divins, plus que redoutables, trésors parmi les trésors...

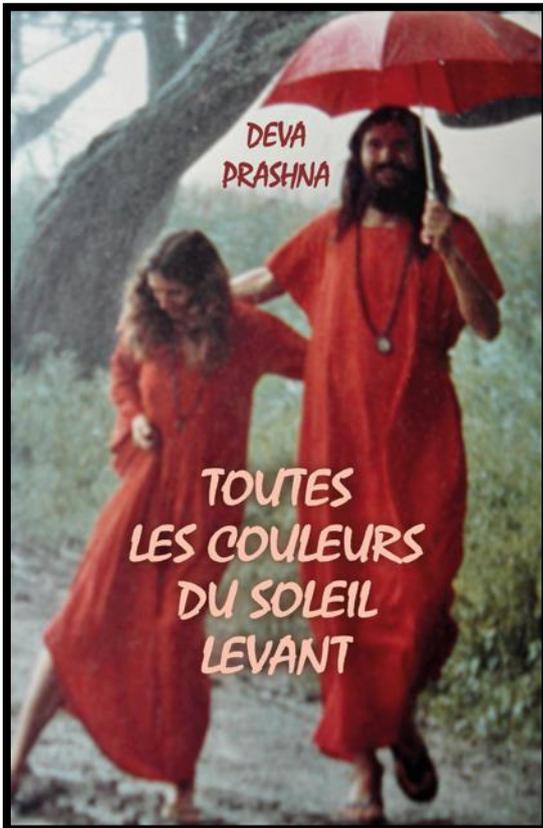
Entrée en collision : soit, en ces poèmes traduits, la rencontre et l'union de deux contraires parfaitement complémentaires que certains intérêts œuvrent pourtant à rendre irrémédiablement incompatibles, l'Orient et l'Occident.

C'est un absolu renoncement qui guide ici le poète et ses lecteurs : renoncement au devoir de sottise, aux joies mécaniques, à la science dont les concepts remplacent peu à peu la sagesse naturelle de la vie ordinaire...

Découverte du cœur inconnu : surtout cela !

*

DEVA PRASHNA
TOUTES LES COULEURS DU SOLEIL LEVANT
LIBRINOVA 2018



La première fois que son regard pénétra le mien, il me transperça jusqu'au tréfonds. Un regard inouï. Non seulement il me voyait pour ce que j'étais *vraiment* – ça ne m'était jamais arrivé – mais en même temps, il déversait sur moi un amour infini, inconditionnel, incommensurable. Un amour comme je n'en avais jamais connu. Instantanément, aussi total que ce regard fut mon amour. J'étais avec Osho pour toujours, je lui donnais ma vie.

Deva Prashna sera ton nom, qui signifie « la question divine ». Et dans la vie, la seule question pertinente est « Qui suis-je ? ». Le chemin sera long et douloureux, ce sera comme peler un oignon, couche après couche, mais un jour, tu trouveras la réponse. Ce sera comme mille soleils...

Je ne voyais que ses yeux immenses et n'entendais que le timbre de sa voix d'outre-ciel qui m'enlaçait tout entière en m'inondant de lumière. J'avais cependant bien entendu sa promesse. Je trouverais la réponse à cette fameuse question déontologique, et cette réalisation me propulsa dans le cœur même de Socrate : *gnothi seauton*, connais-toi toi-même !

Le soleil n'était pas encore levé, et l'air était frisquet en ce mois de janvier. Je m'apprêtais à franchir les portes de l'ashram pour participer à la méditation matinale, la fameuse *dynamic meditation*, quand une voix m'interpella. Assis dans un *rickshaw* sur le point de démarrer, un Indien me faisait signe de dessous le toit en toile cirée. Sa barbe et sa longue chevelure clairsemée étaient si familières que, sur le coup, j'eus l'impression de reconnaître Osho. Si frappante était la ressemblance et si innocentes mes premières semaines à Poona que je me dis :

— Par ses pouvoirs magiques, le maître vient de m'apparaître pour me gratifier d'un *darshan* personnel !

Au début de l'année 1977, Osho ne quittait jamais sa demeure de *Lao Tzu*. Les discours du matin comme les *darshans* du soir avaient lieu sous un grand porche attenant à sa maison nommé *Chuang Tzu*, un auditorium ouvert de tous côtés sur une jungle bruisante d'oiseaux et d'insectes dont la seule vue était un émerveillement. Chaque fois que je traversais la grille pour gagner l'auditorium, les feuilles frémissaient à mon passage et l'air bourdonnait de sa présence.

— Viens, viens, on va faire un tour !

Dans ma candeur matinale, je ne vis que son expression engageante. Mue par mon imagination débordante qui me faisait voir le maître partout, je m'engouffrai dans le *rickshaw* et hop ! nous voilà lancés à folle allure dans les rues déjà encombrées de Poona, d'avenues en ruelles marchandes, de marchés en agglomérations, bousculant piétons et vélos, faisant reculer les stands de fruits et légumes et contournant à la dernière minute les vaches assoupies au beau milieu de la voie. Jusqu'au moment où le véhicule arrêta son crachotement de fumée noire pour piler net devant les grilles de ce qui s'avéra être un parc.

— *Empress Gardens* ! annonça le sosie.

Après avoir fourré quelques roupies froissées dans les mains du chauffeur, il s'engagea d'un pas vif dans les allées du jardin qui s'éveillait dans un chatolement de rayons obliques. Les brumes de l'aube s'attardaient encore, tapies dans les sous-bois et lovées au-dessus des étangs, laiteuses et éphémères.

Volubile, il l'était. Il n'arrêtait pas de dissenter, de décrire et de commenter tout ce qui nous entourait, l'envol des perroquets verts, l'éclosion des corolles lavande et rose tendre des nénuphars, la patience du martin-pêcheur en vigile au bout d'une branche, la caresse des libellules à fleur d'eau, l'effilochement des vapeurs mouvantes, le glissement des gouttes de rosée...

— Écoute la grenouille, écoute-la bien, chaque fois qu'elle coasse, elle dit ton nom : Prashna ! Prashna !

Au son de sa voix, le jardin se mettait à sourire, à prendre des couleurs. Tel un magicien agitant sa baguette, il prêtait vie à tout ce qu'il voyait.

— Tout te parle, il suffit d'écouter.

En effet, assise à ses côtés au bord de l'étang, drapée dans mon châle safran, ravie et attentive, je commençais à entendre la nature me parler d'une voix douce et profonde sourdant de la terre.

Je suis prise dans un enchantement. Le parc tout entier est devenu un jardin extraordinaire : un saule fait la révérence devant un antique banyan que ses immenses branches enracinées ont transformé en cathédrale. Les feuilles argentées des eucalyptus palpitent d'émoi haut dans le ciel tandis qu'à leurs pieds, les branches des bougainvilliers ploient d'aise sous le fardeau de leurs floraisons fuchsia et mordorées. Les araignées d'eau égratignent la surface de l'étang d'un air

mutin et une féerie de nénuphars jubile au milieu d'une mer de feuilles rondes. Je ne serais pas étonnée de découvrir des elfes en train de ramper dans la misère pourpre ou des lutins secouer les grappes d'amarantes violines. Mon nom ricoche d'une feuille à l'autre, ponctué par les soudain « plouf ! » des grenouilles qui font des ronds dans l'eau, pour mon plus grand délice. Mon cœur est en fête et je trouve mon guide sublime de poésie. Est-il réellement une apparition ?

Ladite apparition s'avéra être faite d'os et de chair puisque de but en blanc, il annonça en se frottant la panse qu'il aimerait bien manger un morceau. En cet instant paré de grâce et de signification, tout me convenait. Je baignais dans une aura ensoleillée et mon châte flottait autour de moi comme un tapis volant.

Dans cette région rurale du centre de l'Oregon peuplée en grande partie de propriétaires de ranchs et de conservateurs, rien d'étonnant à ce que nos voisins aient regardé notre installation avec suspicion. La plupart étaient des *red necks*, des fondamentalistes religieux ou des républicains racistes de l'Amérique profonde. Aussi les *Rajneeshees* – comme nous étions nommés dans les médias – se heurtaient constamment à l'antagonisme des habitants et des autorités locales, et de multiples procès étaient engagés. En vertu de quoi, le « temple » des services juridiques avait pris de l'ampleur et tous les résidents américains ayant une formation d'avocat ou d'homme de loi étaient réquisitionnés pour plancher sur les litiges en cours tandis que le reste d'entre nous poursuivait sa besogne comme si de rien n'était, faisant rimer ardeur et persévérance avec sueur et bonne humeur. Si les intrications juridiques et les menaces venues de l'extérieur que nous communiquaient Sheela et son gang venaient mettre un bémol à notre insouciance, notre détermination restait indéfectible et les projets se multipliaient, toujours plus grands, toujours plus impressionnants. Nous construisions une ville bien à nous où la vision d'Osho surgissait de la rocaïlle et de la poussière, nous étions en train de créer une oasis où fleurirait « l'homme nouveau », un exemple pour l'humanité dans un monde violent et dévastateur voué à la destruction.

Voilà ce que nous pensions, voilà ce qui nous animait, voilà ce qui nous enflammait.

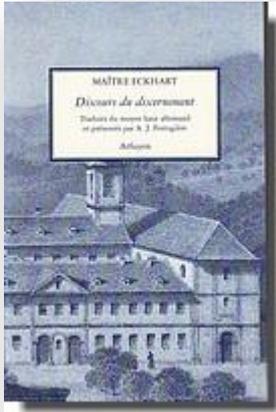
Nous étions follement inconscients.

(à suivre)

MAÎTRE ECKHART

DISCOURS DU DISCERNEMENT

trad. A.J. Festugière, Arfuyen, 2003



Eckhart est né vers 1260 d'une famille thuringienne de Hochheim, résidant à Tambach près de Gotha. De sa jeunesse nous savons seulement qu'à trente ans, il est bachelier sententiaire à l'université de Paris. De 1294 à 1298, il est prieur du couvent dominicain d'Erfurt. C'est à cette époque qu'il rédige sa première grande œuvre : *Die rede der unterscheidung* (*Discours du discernement*). Il s'agit de conférences destinées aux novices dans lesquelles frère Eckhart introduit parfois sa doctrine spirituelle. En 1302, il obtient la maîtrise en théologie de

l'université de Paris et devient Maître Eckhart de Hochheim. Le Père A. J. Festugière est le premier à avoir traduit les *rede der unterscheidung* de Maître Eckhart sous leur titre exact : *les Discours du discernement*. Ceux-ci ont été publiés par Jeanne Ancelet-Hustache sous le titre de *Instructions spirituelles*, par Alain de Libera sous celui de *Entretiens spirituels* et par M. Wackernagel sous celui de *Conseils spirituels*.

*

Là où un homme, dans l'obéissance, sort de son moi et se défait de lui-même, en ce même lieu Dieu ne peut que pénétrer à son tour... (p. 34)

En vérité, si un homme renonçait à un royaume ou à toute la terre, mais continuait à se posséder, il n'aurait rien quitté. Oui, et si un homme se quitte lui-même, tout ce qu'il peut posséder alors, que ce soit un royaume ou de l'honneur ou quoi qu'on veuille, il a tout quitté. (p.41)

Tu dois savoir qu'aucun homme jamais ne s'est tant renoncé en cette vie qu'il ne trouve à se renoncer davantage... Les gens ne devraient pas tant avoir en tête ce qu'ils doivent faire, ils devraient avoir en tête ce qu'ils sont... Que l'on ne songe pas à fonder la sainteté sur un faire (*agere*), on doit fonder la sainteté sur un être (*esse*) : car ce ne sont pas les œuvres qui nous rendent saints, c'est nous qui devons rendre saintes les œuvres. (p. 43-44)

Celui qui s'attache à Dieu, Dieu et toute vertu s'attachent à lui. (p. 46)

Et de même qu'aucune multiplicité ne peut distraire Dieu, rien ne peut non plus distraire ni disperser cet homme : car il est dans l'Un, là où toute multiplicité est unité et est une non-multiplicité. (p. 48)

L'homme ne doit pas se contenter d'un Dieu auquel on pense : car, si la pensée s'évanouit, Dieu aussi s'évanouit. Bien plutôt, on doit avoir un Dieu dans son essence, qui est au-dessus des pensées de l'homme et de toute créature. (p.51)

La volonté est totale et droite, quand elle s'est totalement désappropriée, qu'elle est sortie de son moi propre et qu'elle a été formée et transformée dans le vouloir de Dieu. (p. 65).

Rien ne fait un homme vraiment homme que l'abandon de la volonté. En vérité, sans abandon de la volonté en toutes choses, nous n'accomplissons rien devant Dieu... Un homme qui se serait ainsi renoncé avec tout son moi, en vérité, il serait entièrement établi en Dieu, au point que, si l'on voulait le toucher quelque part, on devrait d'abord toucher Dieu. (p. 72-73)

Dieu est un Dieu du présent. Comme il te trouve, c'est ainsi qu'il te prend et t'accueille. Il ne considère pas ce que tu as été, mais ce que tu es maintenant. (p. 79)

Car un homme est trop cupide, à qui Dieu ne suffit pas. (p. 91)

Cette union est bien plus intime que si l'on verse une goutte d'eau dans un tonneau de vin : tu aurais alors eau et vin. Mais ici il y a un tel changement de l'un en l'autre qu'aucune créature ne pourrait reconnaître la différence. (p. 110)

L'homme doit s'abaisser et cet amoindrissement ne peut jamais être assez grand à moins que Dieu ne l'accomplisse. Et d'autre part l'homme doit être élevé. Non que cet abaissement soit une chose et l'élévation une autre, car le plus haut degré d'élévation consiste dans le plus grand abaissement de l'humilité...

Car tout notre être essentiel n'est fondé sur rien d'autre que sur le devenir-rien. (p. 131-132)

Autant en Dieu, autant en paix... Qui a tout ce qu'il veut et souhaite a la joie. Mais cette joie, nul ne la possède que celui dont le vouloir est en union totale avec le vouloir de Dieu. (p. 143)

*

POÉSIES

POÈME DU PUR NÉANT



*Guillaume IX BNF ms. fr.
12473, fol 128*

Il y a des années, on m'avait apporté un poème de Guillaume IX en langue d'oc. Guillaume IX était duc d'Aquitaine, il était le grand-père d'Aliénor, et il a écrit un poème sur le pur rien. « Il m'est venu pendant que je dormais sur mon cheval ». C'est le début. Ce ne sera pas sur moi, sur l'amour, sur la jeunesse. Il exécute en trois lignes les lieux communs habituels à la poésie. Le poème est assez long. C'est une sorte de quête continue qui se termine de manière très singulière. « Mon vers est fait et je ne sais pas de quoi ni sur quoi. Mais je vais le transmettre là-bas vers l'Anjou pour que celui qui le recevra me renvoie de son étui la contre-clef ». C'est la deuxième clé pour ouvrir un coffre. Au fond c'est une poésie du mystère.

Pierre Soulages

*

Farai un vers de dreyt nien:
Non er de mi ni d'austra gen,
Non er d'amor ni de joven,
Ni de ren au,
Qu'enans fo trobatz en durmen
Sobre chevau.

No sai en qual horà'm fuy natz:
No suy alegres ni iratz,
No suy estrayns ni sui privatz,
Ni no'n puesc au,
Qu'enaissi fuy de nueitz fadatz,
Sobr'un pueg au.

No sai qu'oram suy endurmitz
Ni quora'm velh, s'om no m'o ditz
Per pauc no m'es lo cor partitz
D'un dol corau;
E no m'o pretz una soritz,
Per sanh Marsau!

Malautz suy e cre mi murir,
E ren no'n sai mas quan n'aug dir;
Metge querrai al mieu albir
E no sai cau;
Bos metges er si'm pot guerir,
Mas non, si amau.

Amig' ai ieu, no sai qui s'es,
Qu'anc non la vi, si m'ajut fes;
Ni'm fes que'm plassa ni que.m pes,
Ni no m'en cau,
Qu'anc non ac Norman ni Frances
Dins mon ostau.

Anc non la vi et am la fort,
Anc no n'aic dreyt ni no'm fes tort;
Quan non la vey, be m'en deport,
No'm pretz un jau,
Qu'ie'n gensor e bellazor,
E que mais vau.

No sai lo luce ves on s'esta,
Si es en pueg ho es en pla,
Non aus dire lo tort que m'a
Albans m'en cau
E pezam be quar sai remane
Aïtan vau.

Fag ai lo vers, no say de cuy;
Et trametrai lo a selhuy
Que lo'm trametra per autruy
Lay ves Anjau,
Que 'm tramezes del siev estuy
La contraclau.

*

Ferai un vers de pur néant :
Ne sera de moi ni d'autrui,
Ni d'amour ni de jeunesse,
Ni de rien d'autre.
Il fut trouvé tout en dormant –
Sur un cheval.

Ne sais à quelle heure suis né.
Ne suis allègre ni irrité,
Ne suis étranger ni privé,
Et ne puis être autrement,
Si fus de nuit doté par une fée
Sur un haut puy.

Ne sais quand me suis endormi,
Ni quand je veille si on ne me le dit.
Peu s'en faut si le cœur m'est parti
D'un deuil cruel :
Mais m'en soucie pas plus que d'une souris
Par saint Martial !

Malade suis et tremble de mourir,
Et n'en sais pas plus que ce que j'entends dire.
Médecin querrai à mon plaisir,
Et ne sais quel :
Bon il saura s'il me peut guérir
Mais non si j'ai mal.

L'amie que j'eus : ne sais qui c'est.
Jamais ne la vis, si l'on me donne foi,
Rien ne m'a fait qui me plaise ni me pèse,
Ni ne m'en chaut,
Que jamais n'y eut Normand ni Français
En mon hôtel.

Jamais ne la vis et l'aime fort.
Jamais ne me fit droit ni tort.
Quand ne la vois, bien me porte,
Tout ça ne vaut pas un coq
Car en sais une plus belle et plus gentille
Et qui vaut mieux.

Ne sais le lieu où s'établit,
Si c'est en montagne ou en plaine,
N'ose dire le tort que m'a fait
Et m'en tiens coi
Et il me pèse qu'elle reste ici
Quand je m'en vais.

J'ai fait ces vers ne sais de qui.
Et les transmettrai à celui-ci
Qui me les transmettra par autrui
Là-bas vers Anjou,
Qui me transmettra de son étui
la contre-clef !

Guillaume IX d'Aquitaine (1071-1127)

*

CANTIQUE DE LA NUDITÉ

Je chanterai ce chant nouveau : la nudité.
La pureté réelle est vide de pensée ;
La pensée, elle doit se tenir à l'écart.
C'est ainsi, moi que j'ai perdu ce qui est moi.
Je suis réduit à rien.
Qui s'est dépouillé du mental ne peut plus avoir de souci.

Ce qui m'est étranger cesse de me leurrer.
Et j'aime autant être pauvre que riche.
Point d'image qui me contente :
Il m'a fallu me vider moi-même.
Je suis réduit à rien.
Qui s'est dépouillé du mental ne peut plus avoir de souci.

Veux-tu savoir comment je me passai d'images ?
C'est lorsqu'en moi j'embrassai l'unité,
Car telle est l'unité réelle.
Et la douleur pas plus que l'amour ne m'émeut.
Je suis réduit à rien.
Qui s'est dépouillé du mental ne peut plus avoir de souci.

Veux-tu savoir comment je dépouillai le mental ?
C'est lorsque je cessai de distinguer,
Hormis, en moi, la divinité une.
Or, je n'ai pu le taire et j'ai dû l'avouer :
Je suis réduit à rien.
Qui s'est dépouillé du mental ne peut plus avoir de souci.

Depuis que me voilà perdu dans cet abîme,
J'ai cessé de parler, je suis muet,
Oui, la divinité m'a englouti.
Je suis dépossédé,
Et c'est pourquoi les ténèbres m'ont réjoui.

Depuis le temps où j'ai rejoint mon origine,
J'ai cessé de vieillir et j'ai dû rajeunir.
Ainsi toute ma force a disparu.
Et elle est morte.
Qui s'est dépouillé du mental ne peut plus avoir de souci.

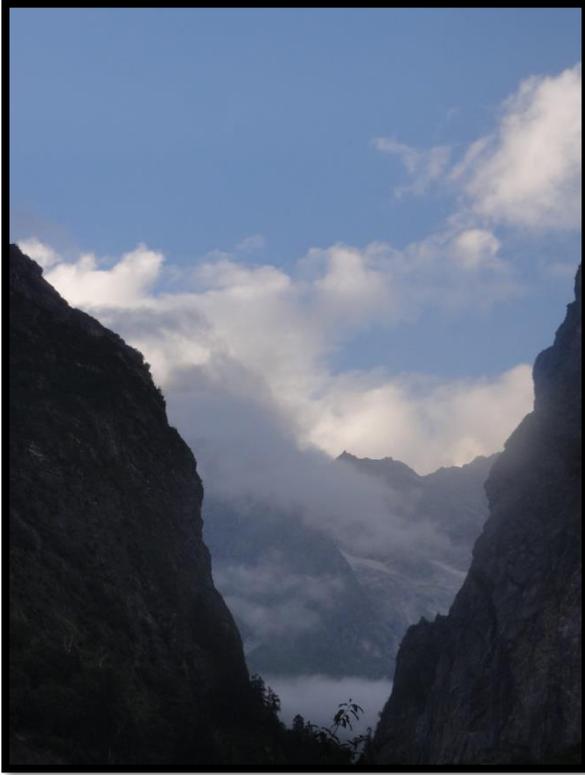
Or donc, celui qui disparaît
Et qui trouve sa nuit,
Est tout aussi riche, étant exempt de misères.
Ainsi les feux d'amour
M'ont soudain consumé.
Et j'en suis mort.
Qui s'est dépouillé du mental ne peut plus avoir de souci.

Amen

Johannes Tauler (1300-1361)
Traduction d'après J. Chuzeville. (x)

*

POUSSIÈRE D'ÉTOILE



Vallée des fleurs, Uttarakhand, Inde

ciel et terre
semblent s'éloigner
sur le sentier sans fin

une aile un papillon
éphémère voltige
à l'ombre de tes rêves

luciole dans la nuit
éclair d'incertitude
sans trace d'une étoile

filante libellule
frisson d'éternité
aux confins du non-être

Yves

*

SEUL CELUI QUI NAVIGUE

*Je me vois dans ton regard
et je vois en même temps
qu'autre que moi n'est pas*

Émile



Auréole d'arc-en-ciel, Saint-Denis, Réunion

seul celui qui navigue
connaît que du navire
s'évertue l'onde amère
à l'échappée de l'océan

il n'y a qu'une vague
qui déroule sans fin
le lilas de l'écume
à l'effacée de l'horizon

je suis moi-même la vague
ni nulle part ni autre part
ni même ici ou maintenant
sur l'archipel du temps

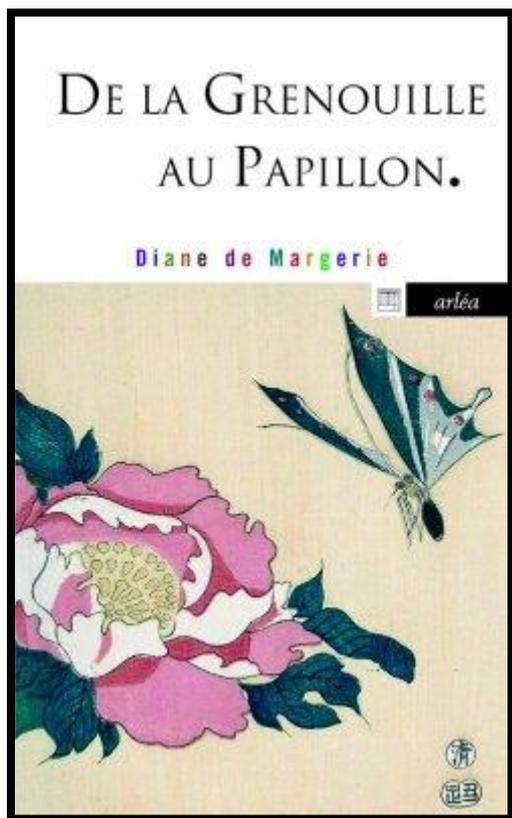
pourquoi donc vouloir être
ou vouloir devenir
ce que je suis déjà
avant même l'origine

de mon éternité

Yves

*

HAÏKUS



Sur la corne d'un cerf
reprend un peu son souffle
le petit papillon

Issa

Se rasseyant
elle affronte le nuage
la grenouille

Buson

Sur ma manche
elle reprend son souffle
la luciole en fuite

Issa

Sur la pointe d'une herbe
devant l'infini du ciel
une fourmi

Hôsai

Ils sont sans paroles
l'hôte l'invité
et le chrysanthème blanc
Ryôta

Les montagnes lointaines
dans les prunelles
de la libellule
Issa

Ce monde souffre
même les herbes le disent
qui se courbent au couchant

Issa

Sans souci
Sur mon oreiller d'herbes
Je me suis absenté

Ryôkan

Comme un rêve
le papillon
dans mes doigts

Buson

Dans les œillets
un papillon blanc
une âme

Shiki

Couvert de papillons
l'arbre mort
est en fleur

Issa

Papillon qui bat des ailes
je suis comme toi
poussière d'être

Issa

Monde de rosée
c'est un monde de rosée
et pourtant et pourtant

Issa

Extraits de : Diane de Margerie, *De la Grenouille au Papillon*, Arléa, 2016

*

POÉSIE CHINOISE DE L'ÉVEIL

POÉSIE CHINOISE DE L'ÉVEIL

PATRICK CARRÉ
ZÉNO BIANU



INÉDIT
Spiritualités vivantes

Albin Michel

Nuit d'été

Parfums frais des bambous dans la chambre.
Au jardin s'ensauvage le clair de lune.
Goutte à goutte, la rosée cristallise ;
L'une après l'autre les étoiles s'éclairent.
Étincelles dans le noir, une à une ;
D'une rive à l'autre les foulques s'interpellent ;
Là-bas, le monde entier est en guerre –
Seul sur mon lit, j'écoute et je médite.

Tou Fou (p. 219)

Un sommeil de printemps ne sait nulle aube –
Les trilles des oiseaux entourent le dormeur.
Cette nuit, bruissement du vent et de la pluie –
Combien de pétales emportés ?

Mong Hao-Jan (p. 241)

Le haut vol des oiseaux a pris fin.
Seul un nuage lambine.
Nous nous contemplons sans être différents –
Il n'y a que le mont King-t'ing.

Li Po (p. 246)

Au soir de la vie, je ne goûte que la paix ;
Le monde s'est absenté de mon esprit.
Rendu à moi-même, l'avenir ne m'est rien ;
Je sais renaître au bois ancien.

Le souffle des pins dénoue ma ceinture ;
Mon luth résonne à la lune des cimes.
L'ultime vérité ? – Le chant d'un pêcheur
Qui s'éloigne dans les roseaux.

Wang Wei (p. 250)

Extraits de : *Poésie chinoise de l'éveil*, P. Carré & Z. Bianu, A. Michel, 2017

*

CELUI QUI S'EN VA...

Celui qui s'en va emporte sa mémoire,
sa façon d'être fleuve, d'être air,
d'être adieu et jamais.

Jusqu'au jour où un autre l'arrête, le retient
et le réduit à voix, à peau, à surface
offerte, livrée, tandis qu'à l'intérieur de soi
la solitude cachée attend et tremble.

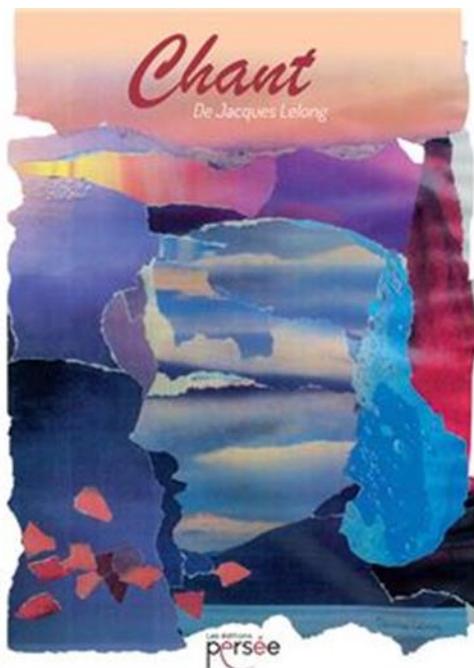
Rosario Castellanos

*



Fresque amérindienne, Martinique

CHANT



*Je sais que je vais mourir,
mais je n'y crois pas.*

Vladimir Jankélévitch

Je reprends ma plume et nous sommes ensemble : rendez-vous amoureux ! À chaque phrase, j'éprouve un bien-être apparenté à celui qui suivait chacune de nos étreintes (et pourtant, tu ne peux pas imaginer combien ton corps me manque. Intolérablement !) Mais je

suis convaincu, à présent, qu'avant de te connaître, je t'attendais sans le savoir. Je t'attendais pour te chanter. Et pour chanter la vie qui aura été la nôtre.

De ta vie, tu as toujours su faire un art. Un art que je n'ai pas toujours su partager : ainsi, en ton absence et à l'approche du printemps, je ne sais pas très bien comment m'y prendre avec le jardin ! Ce jardin – ton jardin – dont tu as si bien fait une palette où mêler ce que ta sensibilité t'inspirait de couleurs, de formes, de volumes et d'espaces ; y compris par tes modelages en terre sur le tronc des arbres, donnant naissance à des dieux et à des sirènes. Et, dans notre maison, la place que tu as choisie pour chacun des objets qui t'avaient séduite et pour tout ce qui est né de tes mains, de ton art, atteste cet art de vivre ; tout cela qui demeure ici, sous mes yeux.

C'est ce qui, à l'inverse, me faisait te dire, peu avant ton départ, que si je devais te précéder, je ne te laisserais, moi, que des livres ; livres non écrits par moi, mais lus ou à lire ! C'est tout.

Jacques

Extrait de : *Chant*, éditions Persée, 2018.

*

QUAND JÉSUS PARLE À AUGUSTIN

Prière pour ne plus vivre séparé (suite)

La mer, Augustin, chante en moi
sa mélodie toujours recommencée.
Je chante en elle
ma promulgation originelle.
Avant que la mer fut,
Je suis.
Elle est la fontaine des origines
et la matrice de ma création.
Elle est le fondement de la vie
et le fondement de la mort.
Les hommes s'interrogent sur la mort.
Dieu sait si je les comprends,
Dieu sait si je vis leur tourment.
Oui, la mort c'est la grande affaire.
Je n'irai pas jusqu'à dire
que c'est la seule affaire.
Mais nous savons tous, Augustin,
- je suis passé par là -
que c'est la grande aventure.
Les hommes veulent connaître,
et je les comprends,
l'au-delà de la mort.
Déjà mes disciples s'interrogeaient
sur la fin.
J'ai dit à ces enfants
peu aptes à pénétrer mes secrets,
J'ai dit alors et je le redis aujourd'hui :
Avez-vous dévoilé le commencement
pour que vous cherchiez après la fin ?

Car là où est le commencement,
là sera la fin.
Je désire que mes enfants
comme mes tout-petits,
se tiennent dans le commencement
car je désire d'un aussi grand désir
qu'ils ne connaissent pas la mort.
Avec la mer,
ma première et ma plus belle compagne,
avec elle, ensemble,
nous t'enseignerons le dévoilement
des origines.
Ensemble nous dissiperons
l'ennuagement des origines.

Ô mer, Épouse universelle,
toujours tu fus là, toujours tu seras là
dans les temps de notre pauvre histoire.
Tu es l'essence végétale, l'essence animale.
Tu établis les grandes circulations,
offrant au navigateur solitaire
le détroit qui donne accès
à la Mer étrangère.
Ô mer du dernier soir
et du premier matin,
Ô mer des temps confondus
épouse innombrable.
Les faussaires te disent usurpatrice
et moi je te dis libératrice.
Les faussaires redoutent les naufrages
et moi je marche sur tes eaux.
Réceptacle sans fin de nos affaires humaines,
tu purifies et tu guéris.
Tu es la fontaine de jouvence, l'Eau vive
Tu dissous les formes pour les faire renaître.
Tes profondeurs utérines invitent à la réintégration
Pour de nouvelles naissances.
Réceptacle innombrable
sous tes écailles d'or
de tous les surgissements,
tu es à l'origine et à la fin
des terrestres fécondations.

Grande voyageuse et grande pourvoyeuse,
tu maries la terre et le ciel.
De tes eaux primordiales
a surgi l'Arbre de vie
et sa sève germinatrice.
Fontaine originelle,
Tu es la lustration baptismale ;
Tu fais monter vers le ciel
puis redescendre sur la terre
tes eaux fertilisantes.
Tu fais tomber les formes de ma Création
sous la loi du temps et sous la loi des hommes,
qui, avec leur intelligence borgnesse
confondent pour leur plus grand malheur
réintégration et désintégration.
Ils s'acharnent, par les résidus
de leurs chimiques défécations
à te salir de toutes les façons.
Avec frénésie, ils déversent à foison
des germes de mort
qui tuent les germes de vie.
Faudra-t-il que dans un grand sursaut
par un nouveau déluge
tu laves la terre et ses pauvres enfants !

Émile Gillibert, 1974
(à suivre)

*



Le Bouddha voit tout, sait tout. Le un du nez exprime l'unité.